

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

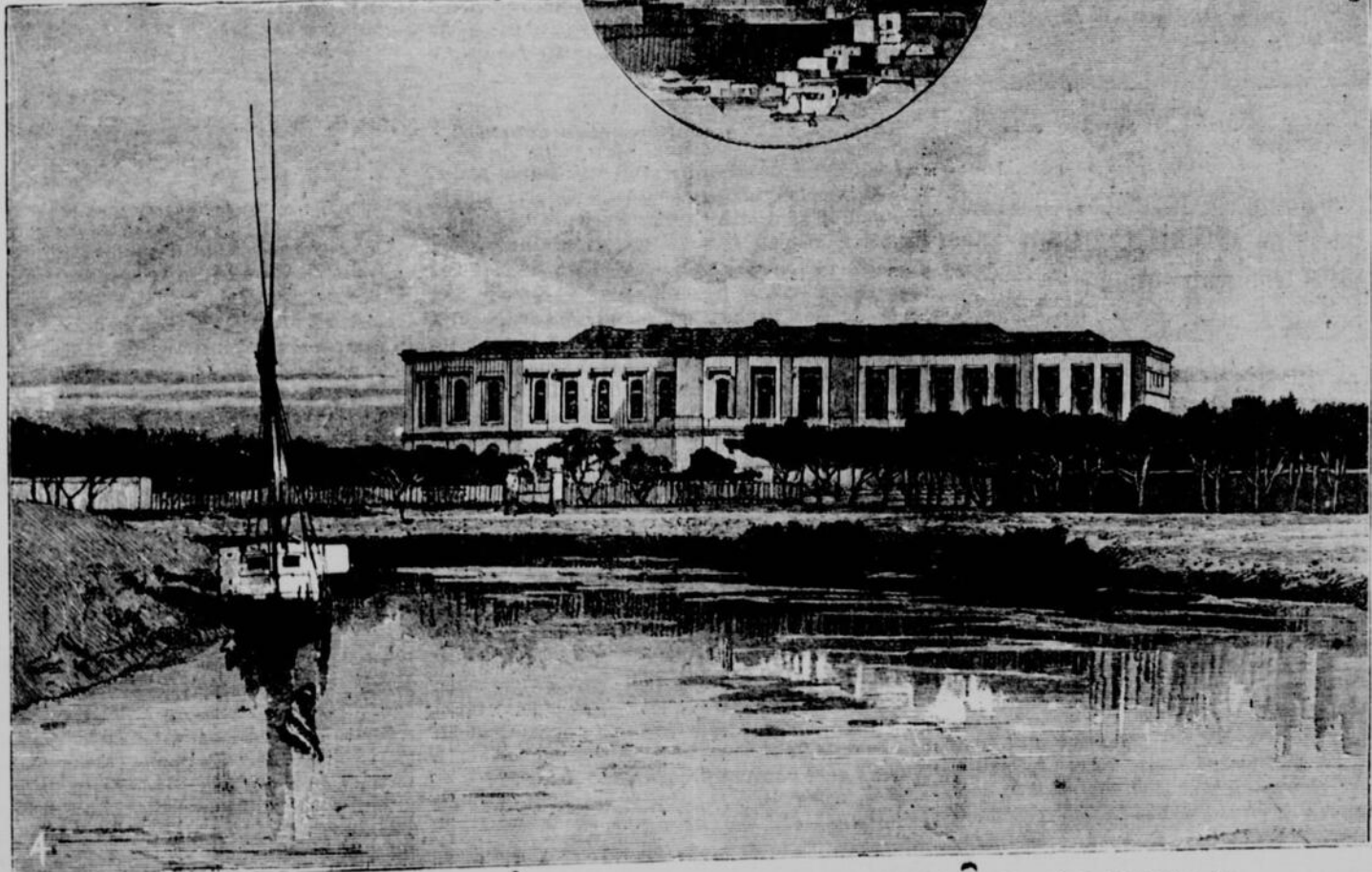
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 406—SAMEDI, 13 FEVRIER 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



1. Mehemet Tewfik-Pasha, Khédive d'Égypte, décédé.—2. Ras-el-Tin, Alexandrie.—3. La Citadelle, au Caire.—4. Le Palais d'Ismaïlia.
 EGYPTE.—LES PALAIS DU KHEDIVE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 FÉVRIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—A la bonne franquette, par Faucher de Saint-Maurice.—Victimes du feu, par Jules Saint-Elme.—Poésie : La dernière mouche, par Mme Duval-Thibault.—Poésie : Le vieux portrait, par miss E. Ehrstone.—Nouvelle canadienne : Fidélité suprême, par René de Saint-Ange.—Les pauvres, par Frédéric de Spengler.—Notes et faits.—Chronique drolatique, par Mulet.—Poésie : Essai d'un conte, par un provincial en ville.—Correspondance littéraire, par l'abbé F. X. Barque.—Petit poème en prose, par E. Z. Massicotte.—Nos gravures (avec portraits), par Jules Saint-Elme.—Nos primes : Liste des numéros gagnants.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite) par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Les jeux d'esprit.—Recherches historiques sur l'origine de quelques cérémonies religieuses, par Paul Calmet.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de Méhemet Tewfik-Pacha, Khédive d'Égypte, décédé.—Égypte : Les palais du Khédive.—Portraits : La princesse Emmeh, veuve de Tewfik-Pacha ; Abbas Pacha, le nouveau Khédive d'Égypte.—Au Maroc : Les collecteurs de taxes dans un village des montagnes.—La famine en Russie : Patrouille pour empêcher les paysans de quitter leurs villages.—L'hiver (avec encadrement).—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS

Les bureaux, temporaires, de l'administration du MONDE ILLUSTRÉ sont au No 1588, rue Notre-Dame.

A LA BONNE FRANQUETTE

* * Je suis comme la pauvre de la chanson :
J'ai le cœur à pleurer.

Pourquoi, aussi, m'imposer cette tâche de chroniqueur ?

—C'est la seule chose qui entre dans votre horizon, me dit-on souvent. Vous êtes trop poli pour être politique ; vous êtes trop pauvre pour être sénateur ; vous avez été trop longtemps au conseil législatif pour être conseiller législatif ; vous avez été journaliste, mais vos états de services de trente ans ne comptent guère, vous n'étiez pas assez agressif. La chronique, voilà votre spécialité. Vous êtes gai : le rire, la légèreté, voilà ce qu'il faut aux "fins de siècle" ; vous êtes notre homme.

Toutes ces choses peuvent être très vraies. Qu'y a-t-il ?

—Je ne serai ni gai, ni léger : je le répète :

J'ai le cœur à pleurer.

* * Hélas ! fugaces Posthume... labuntur anni !

C'était le vieil Horace qui écrivait ces choses, il y a déjà de cela longtemps. De notre temps, un autre poète, Voltaire, disait :

Les plaisirs de ce monde
Bientôt sont effacés.
.....
Oui, toutes choses passent
Ormeaux, chêne ou tilleul,
Tout homme est à la tombe
L'enfant comme l'aïeul.

Les grands, les humbles, les travailleurs, les hommes, les livres, où sont-ils, où vont-ils ? Le temps les entraîne et va les coucher aux pieds du grand Crucifié ; ils y attendent la joie de la rétribution et du jugement.

* * Hélas ! depuis ma dernière causerie bien des souvenirs sont accourus vers moi, souvenirs poussés vers mon âme par les doigts décharnés de la mort. En faisant sa tournée quotidienne, la terrible faucheuse a enlevé coup sur coup trois de mes amis :

* * Le premier a été cet excellent Nazaire Turcotte.

Ce négociant de Québec faisait honneur à la nationalité canadienne française.

Né le 22 mars 1838, à Saint-Jean de l'île d'Orléans, il appartenait à la race forte de ces colons qui vinrent créer la Nouvelle-France, en Amérique, et lui donner ces saines traditions de famille qui font notre joie et notre orgueil. Un trait le dira. La mère de Turcotte, une bonne et sainte femme comme l'ont été toutes nos mères, écrivait ces lignes à celui que nous venons de perdre. Sa lettre est en date du 28 janvier 1863.

" Mon cher Nazaire,

" Jeudi prochain sera le cinquantième anniversaire de mon mariage avec ton père. Nous désirons tous deux réunir, ce jour-là, à la maison paternelle, nos enfants et nos petits enfants.

" Notre premier devoir sera de nous rendre à l'église, remercier Dieu de nous avoir accordé un si long et heureux ménage et d'avoir répandu ses faveurs sur toute la famille. Puis, nous passerons le reste de la journée dans la joie. Ce sera pour nous tous un beau jour. J'espère que tu ne manqueras pas de venir, avec ta petite famille, et partager avec nous.

" Ta mère dévouée

" MARIE JOSEPHTE FORTIER."

Les débuts de Nazaire Turcotte furent rudes. Il se fit lui-même. *Self made man*, il n'arriva que par sa volonté, sa droiture, son esprit d'observation. Le commerce, au Canada, se fait sur un terrain glissant, rempli souvent d'embûches, de pauvres illusions, d'amères déceptions. J'en appelle aux chefs de nos grandes maisons. Turcotte lutta comme eux. Il s'efforça de rester et il est resté un exemple pour ceux qui aiment l'énergie. Sa patience et son tact lui ont fait atteindre le succès dans les affaires. Rien n'apparaissait chez lui de ses inquiétudes, de ses travaux, de leurs résultats. Sa gaieté le prouvait encore plus que sa fortune, et une chose était aussi grande que cette dernière : sa bienveillance.

En parlant de la mort de Mgr Freppel, le comte de Mun disait :

" Il y avait chez lui des vertus que tout le monde lui connaissait ; il en avait d'autres et de plus cachées. C'est aux petits et aux humbles qu'il faudrait demander d'en livrer le secret ; c'est dans ses œuvres intimes qu'il faut les chercher. J'ai reçu des confidences que je ne dois pas trahir, mais dont je puis dire qu'elles sont le plus éloquent témoignage de sa bonté et de sa charité."

Ces lignes peuvent s'appliquer à Turcotte.

Hospitalier, large, aimant le beau, sa table était ouverte aux artistes, aux lettrés, aux députés, aux ministres, à tous ceux qui savaient causer de choses qui contribuent à faire la patrie grande et honorée. Aller chez Turcotte était une fête pour tout le monde. Quand on quittait sa "maison

carrée" de la Grande Allée, à Québec, on pouvait se vanter d'avoir appris quelque chose et de ne pas y avoir perdu son temps.

Je ne veux rendre ici qu'un hommage à ce cher disparu ; j'aurai à en causer plus longuement ailleurs.

Nazaire Turcotte est mort à Québec, le 29 décembre 1891 ; il a été enterré le 31 décembre.

—Ne faites venir mes enfants que deux ou trois minutes avant les derniers moments, disait-il à sa femme si pieuse et si dévouée. Je vous aime tant, et puis il faut leur exempter de la peine. Nous nous reverrons.

Voilà l'homme dans sa simplicité, dans sa résignation et dans toute sa foi.

* * Le deuxième disparu était mon ami, tout comme Turcotte. Celui-là portait le titre d'amiral de France : il était questeur du Sénat, grand-croix de la Légion d'Honneur, il avait été deux fois ministre de la marine. Chacun se rappelle, ici, cet officier général. Il est venu à Québec promener les couleurs de France sur le cuirassé la *Galissonnière*. C'était le plus canadien des Français. Rien ne faisait plus de plaisir que de serrer cette loyale main et de causer avec cet ami de nos deux pays.

Cet officier général avait conservé un touchant souvenir du Canada. Il aimait à le dire à qui voulait l'entendre, et ceux qui m'ont accompagné en Europe, lors du voyage du syndicat de la presse de la Province de Québec, le savent mieux que personne. Ses paroles à notre adresse ne coulaient-elles pas de source ? Ne venaient-elles pas du cœur ?



L'amiral Peyron, décédé

Taille au-dessus de la moyenne, très carré d'épaules, alerte, toujours gai, esprit égal, bravoure froide, œil fin, observateur, habitué aux choses de la paix, comme aux choses de la guerre, plein de tact, mais aussi très résolu, l'amiral Peyron était un des plus parfaits types de la marine d'aujourd'hui. C'est à lui que l'on a laissé des souvenirs d'habileté, de fermeté. Ses connaissances maritimes en faisaient un spécialiste distingué. On pourrait dire de lui ce que l'on a dit de l'amiral Lalande :

" Il a excellé pour dégager une idée juste et fondamentale des détails au milieu desquels il est toujours si facile de s'égarer."

Entré fort jeune au service, en 1839, on le retrouve en 1848 lieutenant de vaisseau. Plus tard il commande dans la Baltique un bâtiment qui prend part aux opérations dirigées contre Bomarsund. Il est à l'attaque et au bombardement de Sweaborg. Ensuite il commande une canonnière en Cochinchine. Pendant l'attaque de la ville fortifiée de Mytho, le chef de l'expédition qui avait arboré son pavillon sur le bord du commandant Peyron est frappé à mort, à ses côtés : un boulet lui enlève la tête. Au lieutenant Peyron, incombe désormais le devoir et la responsabilité de diriger une division fort nombreuse au milieu d'obstacles et de difficultés naturelles à peu près

insurmontables. Son énergie, son activité en viennent à bout.

Nommé capitaine de frégate le 26 août 1861, on lui donne, pendant la campagne du Mexique, le commandement de la marine à la Vera Cruz. En dépit du climat meurtrier, du vomito negro, des fièvres paludéennes, le capitaine Peyron réussit à diriger le groupe d'hommes énergiques placé sous ses ordres. Il ravitaille l'armée, protège la côte mexicaine, et quand les troupes françaises, victorieuses, reçoivent l'ordre de rentrer, il préside à l'embarquement. D'admirables dispositions prises par lui facilitent cette opération difficile. Elle se fait dans un ordre parfait, et, le dernier, il quitte cette plage du Mexique, emportant sur sa poitrine le drapeau de France.

Le 9 mars 1867, il est nommé capitaine de vaisseau ; il croise dans le Pacifique pendant la guerre de 1870, en qualité de chef d'état major. Le 26 mars 1877, il passe contre amiral, commandant en chef la division des Antilles et de l'Atlantique Nord ; à quelque temps de là vice amiral, préfet maritime de Brest, chef de cabinet du ministre de la marine, grand croix de la Légion d'Honneur, et enfin ministre de la marine de France. Quarante-deux ans lui ont suffi pour arriver au faite des honneurs !

L'amiral Peyron est mort au palais du Luxembourg, le neuf janvier 1892, à dix heures et demie du soir. Il a été emporté par une congestion pulmonaire. Ses obsèques ont eu lieu le mercredi suivant, à midi, en l'église de Saint Sulpice, à Paris, puis le corps a été transporté à Toulon pour y être inhumé. Conformément aux volontés de l'illustre défunt les honneurs militaires ne lui ont pas été rendus et aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe.

* * * Alphonse Lusignan est le dernier disparu, depuis le mois. Il avait mon âge ; nous avons peiné, travaillé, lutté, espéré ensemble. En me quittant si brusquement il emporte tous les lambeaux de ma jeunesse.

* * * Que de joyeuses causeries n'avons nous pas éparpillées jadis dans cette "Mansarde du Palais," chez la mère Tessier !

Arthur Casgrain y a rimé et dépensé sa *Grand-Tronciade*.

Buvons amis, buvons de ce bon Macculomme
Venant directement du brasseur qu'il dénomme !

Fréchette y a écrit *Mes loisirs* et reçu les visites de Félix Poutré, James O'Brien, Henri Tascheureau apportaient là leur recrue et les épreuves des *Débats*. Charles Lespérance s'y faisait chanter la fameuse nocturne, si populaire dans le temps :

D'où viens-tu L'Espérance
L'Espérance d'où viens-tu
De ta trop longue absence
Nous nous sommes aperçu !
Oh ! dis nous d'où viens-tu,
O céleste vertu ?

Edmond Fréchette y a gagné un prix de rimes riches, dans un concours où il improvisa ses premiers et derniers vers :

Tu vas partir chère Alphonsine
Pour le couvent ;
À ton cousin chère cousine
Pense souvent.

* * * Que toutes ces choses sont loin ! et comme ces courts rayons de soleil devraient rester pour réchauffer nos automnes !

Tout homme est à la tombe.

Lusignan n'est plus ! C'était un cœur large, honnête, indulgent. Erudit, puriste dans la force du terme, il laisse dans le journalisme le souvenir d'un écrivain de haute allure, de convictions profondes. Il avait le respect de la langue et de l'adversaire.

La mort d'Alphonse Lusignan ne saurait passer inaperçue. Un livre sera bientôt publié où il sera parlé de lui. Le public gagne à connaître de pareils disparus. N'ont-ils pas été la force, la moëlle de notre race ?

Et toi, mon vieux Lusignan, toi qui dois lire dans ma pensée ce que j'écris en ce moment sur toi, sur Nazaire Turcotte, sur l'amiral Peyron, sur mes morts du mois, te rappelles-tu ces vers de Sully-Prudhomme ?

Nous les lisons ensemble, le 8 novembre dernier. Deux mois après, jour pour jour, on faisait ton enterrement !

Tu étais sur ton lit de souffrance et de ta main douce, affaiblie, un peu tremblotante, tu me disais cette merveilleuse poésie que l'auteur a intitulée : *Les yeux* :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore.
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre.
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme invisible.

Et comme les astres changeants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants.
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Tournés vers quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Toucher le Saint Maurice.

VICTIMES DU FEU

Après ses confrères du *Canadien*, l'hiver dernier, à Québec, du *Canada*, à Ottawa, en décembre passé, le *Monde Illustré* vient de recevoir ce que j'oserais appeler son baptême de feu. C'est une épreuve par laquelle la presse, en notre pays du Canada, a passé assez régulièrement : témoins, les cas susdits, et celui du *Herald*, et quelques autres, pour ne parler que des cinq ou six dernières années. Heureux sommes-nous encore, en notre détresse, de n'avoir pas à déplorer un sinistre complet, à l'instar de nos confrères. Nous ne nous en trouvons pas moins, cependant, dans un véritable désarroi.

En illustrant, l'autre jour, l'incendie calamiteux du square Victoria, nous étions loin de songer que notre tour viendrait si tôt. C'est jeudi soir, le 4 février, à dix heures, qu'a sonné le glas de nos illusions de sécurité, sous la forme d'une alarme générale, appelant toute la brigade du feu de Montréal autour du vaste bloc portant les numéros civiques 38, 40 et 42, place Jacques-Cartier, où étaient situés nos bureaux, avec l'imprimerie du *Monde Illustré*.

Voici en quels termes les journaux de vendredi matin annonçaient la chose :

"Grâce à la vigilance des pompiers, nous avons échappé à un beau désastre, hier soir. Vers 10 heures, le feu s'est déclaré dans le vaste édifice occupé par M. Hurtubise, marchand de grains ; par le *Monde Illustré* et l'imprimerie de cartes de MM. Alain et Catelli, sur la place Jacques-Cartier. Si les pompiers avaient retardé quelques minutes seulement, le feu se serait communiqué très vite aux bâtiments voisins ; l'hôtel Richelieu et l'hôtel Riendeau seraient devenus, sans doute, la proie des flammes.

"L'incendie a commencé au quatrième étage de l'énorme bâtisse ; les flammes eurent bientôt fait de percer le toit et une vive lueur se répandit dans les environs.

"Les pompiers se mirent à l'œuvre avec toute la diligence possible, et, après une lutte acharnée contre l'élément destructeur, ils réussirent à maîtriser les flammes en peu de temps.

"Les deux étages supérieurs, occupés par

MM. Alain et Catelli, ont été bien endommagés, tant par l'eau que par le feu.

"L'imprimerie et les bureaux du *Monde Illustré* ont éprouvé quelques dommages, par l'eau plus particulièrement."

En effet, c'est dans de telles conditions que nous revoyions, vendredi matin, nos bureaux et ateliers d'imprimerie, laissés, la veille au soir, dans l'ordre le plus parfait, selon ce qu'on a d'habitude. Dans l'espace d'une heure à peine, le feu et l'eau se concertant, lorsqu'ils cherchaient à se combattre, avaient semé la désolation et la tristesse muette des lieux dévastés, là où naguère régnait la joyeuse activité. A un certain moment de la matinée, tout le personnel du *Monde Illustré* se trouvait réuni pour déplorer, avec une touchante unanimité, ces ruines inattendues.

Toutefois, grâce à l'excellent service et la prévoyance expérimentée des hommes de la brigade, il y eut, heureusement, bien moins de dégâts à constater qu'on était en droit de s'y attendre. Ainsi, et nous sommes heureux de faire connaître ceci à nos collaborateurs et correspondants, de même qu'à nos patrons et amis, toutes les archives du *Monde Illustré*, déjà bien précieuses, ont été sauvées, sans la moindre avarie, en même temps que tous les manuscrits acceptés, dont nous n'avons pas perdu une seule page.

L'imprimerie Gebhardt & Berthiaume a courtoisement offert un refuge immédiat aux pauvres évincés, et le *Monde Illustré*, pour un temps du moins, a réintégré ses pénates là où il avait eu son bercail, au No 30, rue Saint-Gabriel. En conséquence de cette prompte et effective hospitalité, à la grande satisfaction de nos lecteurs, nous n'en doutons pas, tout comme à la nôtre personnelle, notre journal n'aura pas subi le moindre retard dans sa publication.

Seulement on y remarquera peut-être quelques défauts de forme, que les circonstances expliquent. Nous en appelons à l'indulgence d'un chacun ; car à cette heure plus que jamais nous avons besoin de cette faveur que le public lecteur n'a pas coutume de nous refuser, sa cordiale et sincère sympathie.

JULES SAINT-ELME.

LA DERNIERE MOUCHE

J'ai tué la dernière mouche
Qui butinait par le logis,
Aussitôt un remords farouche
S'est emparé de mes esprits.

Comment, cet insecte si frêle
Que l'hiver avait respecté,
Ce petit compagnon fidèle,
Je l'ai noyé sans charte.

Par un de ces temps où tout fige,
Voici comment cela s'est fait ;
La bête prise d'un vertige
Culbuta dans le pot-au-lait.

J'aurais pu, déployant du zèle,
La tirer de ce puits lacté,
La réchauffer pres du poêle
Et la soigner avec bonté.

Mais je n'eus pas cette pensée :
Sans réfléchir à mon forfait,
Je la jetai dans l'eau glacée.
Elle expira. C'en était fait.

Depuis lors son ombre plaintive
Dans mes songes vient voltiger.
Et le soir j'y rêve, pensive,
En me berçant pres du foyer.

Mme DUVAL-THIBAUT.

Janvier 1892.

Une âme éprouvée disait : Avec le ciel dans peu de temps et la communion tous les jours, comment songer à se plaindre.—ST-FR. DE SALES.

La toilette est une sorte d'expression ; le costume traduit la personne.—H. TAINE.

Plus une figure est jeune, plus elle s'éclaire du rayonnement de l'âme.—G. M. VALTOUR.



LE VIEUX PORTRAIT

Sans cadre, au croc d'un vieux clou,
—Loin du toit paternel où,
Grand'tante ou grand'mère,
Parmi les anciens portraits,
Vous goûtiez, prise en ses rets,
La gloire éphémère.—

L'aveugle sort à meurtri
Vos charmes et, pour abri,
Sa force brutale
Vous a donné, tout l'hiver,
Le pont d'un chemin de fer
De la capitale.

Chez le brocanteur transi,
Vous vous lamentiez ainsi,
Pendue aux murailles,
Quand une main, par hasard,
Vous trouva dans ce bazar,
Au sein des ferrailles....

Et très doucement, ses doigts
Ont, s'inspirant d'autrefois,
Réparé les fentes
Du fichu de tulle fin
Qui nous laisse voir enfin
Vos manches bouffantes :

Encor lustrés de parfums,
Vos bandeaux, vos rouleaux bruns
Passent la dentelle
Qui, sans joyau ni fleuron,
Auréole votre front
Comme une flammette :

Tandis qu'un rayon joyeux
Met son reflet dans vos yeux
Couleur de noisette,
Et qu'un rire mi-sournois,
Sur votre coquet minois,
Creuse une fossette....

Ah ! oui ! riez ! car, vraiment,
Votre avenir est charmant.
Riez, chère aieule !
Si rien ne vient l'entrayer,
Devant le nouveau foyer,
Vous resterez seule.

Et quand ses hôtes auront
Rejoint messire Caron
Dans sa barque errante,
Vous serez, en vos atours,
Aussi fraîche qu'aux beaux jours
De dix-huit-cent-trente !

Paris, 1892.

NOUVELLE CANADIENNE

FIDÉLITÉ SUPRÊME

Tous les deux, ils s'aimaient. Pour lui, sa Jeanne était tout, et pour elle rien ne valait son Pierre.

Le dimanche, en sortant de la grand'messe, superbe quoiqu'il gêné dans son beau frac bleu, dont les formes athlétiques du robuste pêcheur toraient toutes les coutures, Pierre se tenait près de la porte de l'église et suivait avec attention la sortie des fidèles.

Dès que Jeanne apparaissait, c'était un de ces bons échanges de regards où le cœur et l'âme donnent tout ce qu'ils contiennent de doux et de bon, et il la suivait tranquillement, avec ce balancement du corps que l'habitude du roulis fait contracter au marin.

Il dinait souvent chez elle, le dimanche, car le mariage était proche ; mais à part les plaisanteries et la joie exubérante du père Louis, le père de Jeanne, cherchant à animer le repas, le silence des fiancés était presque toujours absolu. Ils se sen-

taient l'un près de l'autre. Pourquoi se communiquer ce qu'ils pensaient et ce qu'ils ressentaient ? Est-ce que les paroles auraient pu reproduire aussi délicieusement et aussi fidèlement ce que deux cœurs, battant à l'unisson, savent se communiquer ?

Dans leur promenade, le soir, ils se tenaient par la main, et doucement, suivant le sentier le long de leur beau fleuve, on les sentait heureux de vivre l'un près de l'autre et de repaître leurs yeux de l'immensité de cette nappe d'eau du Saint-Laurent, dont l'autre rive n'apparaissait confusément que par les temps très clairs. Il la reconduisait jusqu'à sa porte, et là ils échangeaient tristement un simple bonsoir, mais qu'il en contenait long dans son intonation traînarde : "Adieu Jeanne ! Adieu Pierre !" et c'était fini pour jusqu'au dimanche suivant.

Cela suffisait à ces natures calmes et réfléchies. Le travailleur, mais surtout le marin, renferme en lui ses pensées et ses impressions. L'habitude de l'isolement, la difficulté d'exprimer nettement ce qu'il ressent, le rend taciturne, mais les impressions et les sentiments n'en sont pas moins sensibles pour lui, avec autant sinon avec plus de charmes que pour celui qui, les faisant passer du cœur au cerveau, les dénature et les défraîchit en cherchant à les exprimer.

Tous les matins, et souvent avant le jour, Pierre partait pour la pêche ; il emmenait pour l'aider dans la manœuvre de sa barque, un fort garçon de quatorze ans, le fils de la veuve Martin, docile apprenti de ce dur métier de pêcheur sur ce fleuve immense qui, plutôt mer que fleuve à cet endroit, prélève un large impôt sur les existences des marins qui vivent de sa pêche. Le père Martin y était resté, et combien d'autres dans le village. Bah ! l'insouciance est la force des marins, et le fils embrasse sans la moindre crainte le métier qui lui a pris son père.

Quand la pêche était terminée et que la levée des filets avait rempli sa huche des beaux reflets d'argent de poissons frétilants, Pierre remontait le fleuve pendant deux milles et allait vendre sa pêche dans un village, où quelques marchands en gros centralisaient les produits de tous les pêcheurs des environs. Il rentrait ensuite au village où il arrivait généralement vers quatre heures du soir.

L'avant veille du jour fixé pour son mariage avec Jeanne, il partit plus tard que d'habitude et, se détournant de son chemin, il passa à la maison de sa fiancée pendant que le petit Martin allait préparer les agrès du bateau.

Jeanne, en le voyant entrer eut un mouvement de joie et de surprise. Jamais il ne venait pendant la semaine, et d'habitude à cette heure il était déjà en pleine eau de pêche.

Il s'approcha d'elle et, lui prenant la main, il lui dit d'une voix triste et émue :

—Je n'ai pu partir ce matin sans vous avoir vue, ma Jeanne. Dans deux jours vous serez ma femme, et rien, n'est ce pas, ne peut nous empêcher d'être unis ?

—Rien, mon Pierre, répondit simplement la fillette, je suis à vous.

—Embrasse la donc, grand nigaud, cria gravement le père Louis qui, près de la porte, était en train de réparer ses filets. Sont-ils bêtes, ces enfants, avec leurs airs d'enterrement !

Pierre, timidement, avança les lèvres et donna à sa fiancée un baiser, puis, l'enlaçant de son bras robuste, il la pressa contre sa poitrine, et, sanglotant d'émotion et de joie, il se sauva à toutes jambes dans la direction de son bateau.

Toute la journée, le pauvre garçon fut comme fou, la joie l'étranglait, et souvent le petit Martin dut le réveiller de ses pensées.

Lorsque la pêche fut presque terminée, Pierre, en levant son dernier filet, s'embarassa le pied dans une amarre et ne put résister au coup de roulis d'une lame, il tomba, la tête en avant, dans son filet à moitié hors de l'eau, s'empêtra dans les mailles qui l'immobilisèrent et coula à pic.

Le petit Martin, affolé et haletant de désespoir, impuissant, resta plus d'une heure sur place, et des pêcheurs rentrant au village durent l'emmener de force.

Le même soir, le curé du village, brave et excellent homme, entra chez le père Louis et an-

nonçait avec méragement à la pauvre Jeanne que son fiancé s'était noyé.

Elle reçut cette nouvelle sans émotion apparente, ne versa pas une larme ne poussa pas un gémissement, et à part une pâleur livide et une contraction des muscles du visage, elle parut indifférente et même inconsciente. Mais le brave curé ne s'y trompa pas, il avait trop l'habitude de ces tristes missions et eut préféré une explosion de douleur violente à ce calme. Il recommanda au père Louis et à sa femme de ne pas quitter leur fille, essaya même d'amener la pauvre enfant à pleurer en lui parlant du cher défunt en termes émus ; mais Jeanne ne sembla pas l'entendre et resta insensible.

Vers dix heures du soir, elle se retira dans sa chambrette, et ses parents, trompés par son calme apparent, se couchèrent.

A minuit, Jeanne revêtu de sa robe de mariée sortit sans bruit de la maison et se dirigea vers le fleuve. Raide et comme médusée, les yeux grands ouverts et secs, elle marcha dans l'eau à pas lents, et lorsqu'elle se sentit enlevée par le courant, elle murmura :

—Je suis à toi, mon Pierre, pour toujours.
Et elle glissa doucement dans le fleuve.

RENE DE SAINT-ANGE.

LES PAUVRES

C'était par une froide après-midi d'hiver que je la rencontrai, la pauvre fille de Bohême.

Elle pouvait avoir de treize à quatorze ans. Ses grands yeux noirs avaient quelque chose de profondément mélancolique ; son visage, ovale, avec des traits fortement accusés, était poignant à voir ; son corps frêle et mince, corps d'enfant, faisait une terrible antithèse avec son sourire amer, résigné, qui était celui d'une femme, et d'une femme âgée.

Elle faisait l'effet d'un bouton de rose, fané avant d'être épanoui.

Ses vêtements étaient en lambeaux ; un semblant de jupon rouge, cachant à demi ses jambes grêles et nues, et une chemise en toile grossière, trouée, laissant voir les épaules, pointues et décharnées, couvrait le buste, qu'elle avait à peine abrité contre les regards, sans l'aide d'un fichu bleu, déchiré et sale, noué autour de la taille, en passant sur le cou.

La pauvre enfant boitait. Elle s'appuyait d'une main contre le mur, et avançait péniblement de temps à autre soutenue par son petit frère, un marmot de cinq ans, au visage polisson et barbouillé, ou par son père qui, jouant de la flûte, tâchait de ramasser quelques sous.

Arrivée près d'une maison, devant laquelle son père s'était arrêté, elle s'assit par terre, ôta son soulier, et alors on put voir un pauvre petit pied mutilé et sanglant. Il était complètement bleu et contusionné comme si une roue de voiture l'avait écrasé.

L'enfant se souleva lentement, et voulut aller baigner son petit membre dans une fontaine qui se trouvait à proximité ; mais une femme occupée à savonner du linge, la poussa si brutalement, qu'elle tomba en laissant échapper un cri de douleur.

Indigné d'un pareil traitement, je m'avançai vers la pauvre fille, et, l'aidant à se relever, lui glissai une petite pièce de monnaie dans la main.

Au même instant, le gamin, son frère, se retourna, et, ayant vu le mouvement que j'avais fait, cria à son père :

—Zidora a de l'argent.

Le père s'avança vers sa fille, et celle-ci, craintive, lui remit de suite l'obole qui l'avait réjoui un instant, et lui se mit en devoir de partir, sans même daigner jeter un regard sur la pauvre petite.

Zidora voulut remettre son soulier, mais le pied, qui avait été comprimé dans la chaussure trop étroite, avait fortement enflé, et tous ses essais furent infructueux.

Voyant son père et son frère déjà à une assez grande distance, elle voulut tâcher de les suivre,

sans remettre son soulier, mais elle cria de mal, dès le premier pas, et fut obligée de se rasseoir.

Un rassemblement de quelques personnes s'était formé autour d'elle, et bientôt les plaisanteries commencèrent.

— Hé ! la petiotte, crièrent quelques garnements, on a mal à la patte ? C'est bien triste. Faut en pleurer une goutte !

Et tous d'éclater de rire.

Un gavroche lança, en passant, ce cri :

— Un pied rouge et bleu ! Maladie ! On se peint maintenant les extrémités.

— Nouvelle mode, ah ! misère, cria un autre.

Un aide-pharmacien dit, aussi haut qu'il put, " que ce pied là n'était bon qu'à être coupé " ; ce qui effraya fort la pauvre enfant, d'autant plus qu'un garçon boucher, montrant son couteau, déclara qu'il était prêt à faire l'amputation.

Des gamins s'amuserent à la tirer par les cheveux, et une bande de commères assura qu' " il fallait mettre au clou cette maraudeuse ! "

Et les rires recommencèrent, et la fille de pleurer, autant de peur de ne pas pouvoir retrouver ses siens qu'à cause du mal qu'on lui faisait.

J'étais indécis, et ne savais trop que faire, craignant, si je m'adressais à la police, de rendre un mauvais service à la pauvre Zidora, qu'on aurait probablement arrêtée pour vagabondage.

Tout à coup, je vis apparaître un pauvre vieux mendiant, avec une jambe de bois, se traînant péniblement, sur deux béquilles.

Il s'approcha du groupe, et regarda l'objet de la curiosité de chacun.

Quand il eut aperçu ce dont il s'agissait, je le vis exécuter une manœuvre fort curieuse, et que je ne pus m'expliquer tout d'abord. Il ôta l'épave de pantoufle qui garantissait son pied sain, tint une de ses béquilles levée, et se mit à marcher ainsi. Ayant fait quelques pas, quoique avec difficulté, il hochait la tête d'un air satisfait, et s'approcha de la petite fille.

Brave homme ! Je compris la pensée que lui dictait son cœur d'or.

Il échangea avec Zidora quelques mots, lui remit la pantoufle et la béquille, et l'aïda à se relever.

Zidora ne dit pas une parole de remerciement, mais elle leva vers lui ses grands yeux noirs, voilés d'une larme, et partit.

Quant au vieux, il voulut s'en aller, de son côté, clochant, sautillant, souffrant, mais le visage illuminé d'un sourire de satisfaction.

Les ouvriers et toutes les personnes qui formaient le groupe, au milieu duquel la petite Zidora s'était arrêtée, regardèrent avec étonnement ce pauvre vieillard. Lorsqu'il eut accompli son admirable sacrifice, ces hommes, ces mêmes hommes qui s'étaient montrés cruels et impitoyables quelques minutes auparavant, ne purent retenir un cri d'admiration.

C'est ainsi qu'est la foule.

Le peuple n'est point mauvais, mais il faut savoir le prendre.

Son cœur est bon.

De là, ces revirements soudains, imprévus et remarquables, qu'on observe quelquefois dans la populace.

Plusieurs mains se tendirent vers le brave homme, et le garçon boucher, qui venait d'effrayer si méchamment, avec son couteau, la petite fille, fut le premier qui saisit son bonnet et fit le tour des assistants, en disant :

— Donnons chacun quelques sous, afin que ce pauvre homme puisse se racheter une béquille.

D'autres suivirent son exemple, et cette petite quête produisit la jolie somme de 15 à 16 francs, qui fut immédiatement remise au vieillard.

FREDERIC DE SPENGLER.

NOTES & FAITS

LES DIFFÉRENTES LANGUES DU MONDE

Environ cent millions de personnes parlent l'Anglais, quarante et un millions le Français, soixante-neuf millions l'Allemand, trente millions l'Italien, quarante millions l'Espagnol, treize millions le Portugais et soixante-sept millions le Russe.

LA VALEUR DES ANCIENS MANUSCRITS

Avant l'invention de l'imprimerie, les manuscrits étaient si chers, qu'il se vendaient que par contrats aussi bien circonstanciés que pour des biens de vingt à trente mille francs. Antoine de Palerme, secrétaire d'Alphonse d'Aragon, vendit sa maison pour faire l'achat du Manuscrit de Tite-Live ; et dans une lettre qu'il écrivit à Alphonse, il prie ce prince de lui dire lequel a fait un meilleur marché, ou de lui qui a vendu sa maison pour acheter le Tite-Live ou de celui qui s'en est départi. Un prince moins savant qu'Alphonse n'eût pas été embarrassé.

LES ŒUFS ARTIFICIELS

Un journal parisien publie très sérieusement la plaisante bourde que voici :

" Nous avons déjà mis en garde nos lecteurs contre les œufs artificiels. Nous y revenons dans l'intérêt de leur santé. Ces œufs sont depuis quelque temps livrés à la consommation parisienne. Ils présentent le même aspect et ont le même goût que les œufs véritables. L'enquête qui a été faite à ce sujet a révélé les résultats suivants :

" La falsification comprend quatre opérations la confection du jaune de l'œuf, celle du blanc, celle de la pellicule et celle de la coquille. Le jaune est un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, d'huile et de divers autres ingrédients. On le verse à l'état de pâte épaisse dans l'ouverture d'une machine ; la machine lui donne une forme ronde, et il s'y congèle. Puis le jaune passe dans un autre compartiment, où il est entouré par le blanc, lequel est composé d'albumine, comme dans l'œuf naturel. Ce nouveau liquide se congèle et, grâce à un mouvement rotatoire particulier, il prend une forme ovale. L'œuf passe ensuite dans un réceptacle où il est entouré d'une légère peau : c'est la pellicule. Enfin, il reçoit sa dernière enveloppe sous forme d'une écaille de gypse, un peu plus épaisse que la coquille naturelle.

" L'œuf ainsi préparé est alors placé sur des plateaux sécheurs. L'écaille sèche tout d'un coup, tandis que l'intérieur se dégele graduellement. Le produit est fabriqué et prêt à être livré à la consommation du public. On suppose que ces œufs artificiels proviennent de l'Amérique, où cette étrange industrie est exercée par plusieurs fabricants."

Notre confrère parisien oublie d'ajouter que les œufs en question sont des œufs de canard.

UNE CHASSE AUX CANARDS

C'était sur le bord de la mer, à l'époque de l'émigration des canards sauvages. Une bande de ces oiseaux s'abattit dans le port de N.... Tous les chasseurs coururent à leur fusil, afin de forcer quelques uns de ces pauvres volatiles à venir tourner à la broche de leur maison.

Cependant, je ne sais si cela dépendait des armes ou de l'adresse des chasseurs, ou bien encore que les canards ne fussent pas de l'avis de nos hommes (il faut qu'il y ait toujours quelque contradictoire), le tout est-il, que les chasseurs ne purent pas abattre un seul de ces animaux.

Un des curieux voyant cela s'écria tout d'un coup :

— *Aténdets, anats bésé, ço qu'abits pas jamai bist, mé cargui éou, dins un quart d'ouro dé n'abé mai, qué bous aoutris dins un jour (*)*.

Celui qui avait ainsi parlé, va au village et revient dans quelques minutes avec un ligne, des vers et une fiole remplie d'huile de ricin. Il place un ver à son hameçon ; il a bien soin de le tremper dans l'huile qu'il a apportée. Tout le monde remarque aussi que le fil de sa ligne est extrêmement long.

Il lance sa ligne tout près des canards ; aussitôt que ces animaux virent l'appât, ils s'élançèrent dessus comme des loups affamés sur de faibles agneaux sans défense.

Un d'eux, le plus glouton assurément, l'avala ; mais comme il paraît que l'huile de ricin purge, il l'eût à peine dans le ventre que l'appât et l'hameçon ressortirent par l'autre extrémité ; notre canard se trouva ainsi, traversé par le fil de la ligne. Un autre, ayant mis l'appât dans le bec, il lui arriva le même sort qu'au précédent, ainsi qu'à tous ceux qui firent comme le premier.

Le paysan, les curieux de rire à se tenir les côtés, en voyant une pareille merveille.

Cette chasse, nouveau système, qui n'a pas cependant valu un brevet d'invention à son auteur, lui a fourni jusqu'à cent (sans) canards.

Vous vous demanderez peut-être, cher lecteur, la morale contenue dans cette fable ; voilà pour moi je juge utile de la mettre ici.

MORALE. — 1o. La glotonnerie et la gourmandise sont quelquefois la cause de notre mort prématurée.

2o. Les paysans sont quelquefois très spirituels, c'est pourquoi on ne doit jamais se moquer de personne.

CHRONIQUE DROLATIQUE

Ne m'est-il pas venu à l'esprit de faire des chroniques, moi aussi. Moi qui suis habitué à ne rien faire et à ne rien dire qu'en vue de rire et de faire rire. J'y ai pensé longtemps avant d'enfanter le chef-d'œuvre que vous allez voir. Mais, malheureusement, je n'écris jamais ce que je pense. Alors mon enfantement (de chronique cela s'entend) ne profitera pas beaucoup au lecteur.

Cela se passait dans notre pays, qui en a vu bien d'autres.

Un homme avait insulté son semblable. Cela demandait réparation. Une injure pareille ne pouvait se laver qu'avec du sang.

— Très bien, dit l'agresseur. Venez demain à ma demeure avec vos témoins. Je me charge, toutefois, du choix des armes.

Le lendemain, notre homme arrive, escorté de deux amis. On l'introduisit dans une cour spacieuse ; l'agresseur et ses témoins y étaient déjà rendus. Celui-ci, venant au devant de son adversaire, dit :

— Comme avant tout, malgré nos haines, nous sommes Canadiens et patriotes, voici le combat que je vous propose :

1. Nous nous battons avec l'arme nationale : le fléau ;

2. Nous nous placerons à une distance de vingt pas l'un de l'autre ;

3. A chaque coup porté, nous reculerons de cinq pas ;

4. Il nous faudra combattre ainsi jusqu'à ce que la mort de l'un de nous s'en suive.

L'histoire ne dit pas si l'insulteur se soumit à ces conditions, ou s'il y eut mort d'homme.

MUROR.

On regarde au-dessus de soi pour envier, et au-dessous pour s'énorgueillir, sans que jamais aucune de deux choses apprenne à se guérir. — Mme LOUISE D'ALQ

(*) Cette phrase de patois languedocien signifie : " Attendez, vous allez voir la chose que vous n'avez jamais vue. Je me charge, moi, d'avoir dans un quart d'heure plus de canards, que vous dans un jour. "

Une femme sans beauté ne connaît que la moitié de la vie. Voilà pourquoi une belle femme meurt deux fois. — ARSÈNE HOUSSAYE

L'esprit d'ordre et l'esprit de charité ne sont pas exclusifs l'un de l'autre ; ils peuvent s'entendre ; il faut applaudir à l'ordre, quand il se fait pourvoyeur de la charité. — LÉON SAY.

ESSAI D'UN CONTE

Dimanches sont toujours ennuyeux à la ville.
Pourquoi ? qui le dira ? Je le demande à mille,
Et l'écho me répond : monsieur, je ne sais pas.
Moi je vous le dirai qui suis sot comme un bas :
C'est la mode, messieurs. Tyran dur, incommode,
Dont le monde est esclave ainsi que les commis ;
On est libre de tout, excepté de la mode.
Elle règne, commande : il faut être soumis ;
Plus elle est exigeante et plus on est servile.
Mais mon sujet m'échappe. Or donc il est admis
Que les dimanches sont ennuyeux à la ville.

Je pourrais débiter comme en cette chanson,
Où la sottise chante aussi clair qu'un pinson :
" C'était par un dimanche en allant voir ma blonde ;"
Mais j'aime le lecteur de cet " Illustré Monde,"
Et voudrais l'amuser, sans me croire malin.
L'amuser ! Impossible ! Il faut être trop fin,
Dira-t-on. — Point du tout : n'est pas besoin de ruse ;
Qui sait le chatouiller au bon endroit l'amuse.
Flattez le : l'encensoir le fascine et l'endort.
Dites partout qu'il a la tête d'esp' it pleine :
S'il en a, vous verrez qu'il vous croira sans peine,
Et sot, on le verra vous croire encor plus fort.

Mais il faut en venir à mon conte ; j'enrage
D'avoir jadis vingt vers et de n'avoir rien dit.
Commencer, que c'est dur ! Commencement maudit,
Difficile partout, jusques en mariage.
Mais mes rimes ont froid ; le vent siffle aux chassiss,
Et les vers par ce temps arrivent tout transis.
Ma muse bat de l'aile et me demande grâce,
Gémissant : " Point de vers : attends que le froid passe."
" Quand les frimas d'hiver argentent les gazons,
" Mon essor, tout-à-coup saisi par les frissons,
" S'abat. Plus de refrains ; ma voix, je l'ai perdue.
" Je hais cette vapeur qui dans l'air suspendue
" Flotte si lourdement et cache le soleil.
" La nature s'endort, attendons son réveil."

Mieux parler se peut-il ? On voit les chants éclore
Avec les fleurs, les nids et les petits oiseaux,
Les prés, les belles eaux où se mire l'aurore ;
Avec les papi lons, avec les gais ruisseaux.
Mais les voit on jamais, quand les autans sévissent,
Mêler leur vol au vol des feuilles qui jaunissent ?
Non, non ; si le poète, oubliant les hivers,
Dans un rêve charmant voit des fleurs et des vers,
Le froid vient dévorer, geler ces tendres choses,
Aussi brutal qu'un bouffon qui va paître des roses.

Loin de moi ! C'est fini, je ne puis commencer.
Jetons plume et papier avec moi dans la flamme ;
C'est mieux. Si je poursuis, ciel ! que va-t-on penser ?
J'aurai bientôt le nom de pie ou bien... ô femme !
Allons, je ne veux pas médire ; c'est trop vil.
Femme pourra toujours se taire, (ainsi soit-il !)
Et se tait fort souvent, surtout quand on la flatte.
Oh ! pardon : ma pointe est peu galante et fort plate.

On dit aussi : bavard comme un barbier. Nenni !
Nos barbiers sont remplis de sagesse profonde.
Jamais le Saint-Laurent n'a vu — Dieu soit béni —
Figaro sur ses bords étaler sa faconde.
Nos barbiers parlent bien et pas plus que le monde.
Oh ! j'entends vos clameurs s. Vous sifflez tous : " Tais-toi,
" Tais-toi donc, perroquet au ramage insipide ;
" Trêve de ton babillage, tête pleine de vide,
" Au diable ta plainte !"

Est-ce ma faute, à moi,
Si mon vers ne sait pas gazouiller avec grâce ;
Voudriez-vous qu'on soit sage quand on écrit ?
Vous seriez exigeants. Gros comme un pois d'esprit,
Mais pas plus ; de la langue, un peu plus qu'une brasse,
C'est là tout le poète : il faut bien que j'y passe.

Je voulais vous conter (ô muse, est-ce le temps ?)
Comment un seul flacon avait empli dix cruches ;
(Au secours ! je ne puis trouver de rime en *uches*)
Six cruches jusqu'au bord, six cruches de vingt ans.
Je sais même leurs noms : Zias, Ludger, Ustave...
" Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé."

Quand je te fis têter à ce flacon suave,
Que tu me caressas, ô Ludger bien-aimé !
Je vois encor tes yeux, tout petits, pleurer d'aise.
Je crois l'entendre encor, perché sur une chaise,
Glouglouter tes bons mots, si gais et si plaisants
Qu'un âne ou qu'un Anglais sans l'aide de personne,
Les auraient fort goûtés. Il faut des mots piquants
Pour piquer ces peaux-là.

Mais la clochette sonne,
Et son timbre éloquent me prêche un saint devoir.
Quel appétit ! Adieu lecteur, rimes bonsoir !
Que de mets parfumés implorant mes caresses !
Abaissez votre vol, muses enchantresses ;
Couronnez-vous de fleurs et de vos doux accords
Egayer notre scène, animez nos efforts.

Pourtant je voulais faire une gentille page :
Longtemps de cet espoir mon orgueil s'est bercé.
Un conte si joli ! Qu'ai-je fait, insensé ?
A peine ai-je ébauché le titre de l'ouvrage,
Et je vais le finir sans l'avoir commencé.

UN PROVINCIAL EN VILLE.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

Fort Kent, (Maine), 25 Janvier 1892.

Monsieur le Rédacteur,

L'esprit de contradiction se glisse partout. Il le faut, dit-on, car c'est de la discussion que jaillit la lumière. Soit. Mais lorsque la lumière existe déjà, contredire et discuter, c'est donner à pure perte, des coups d'épée dans l'eau.

Je dis ceci à propos des " quelques remarques " de M. Germain Beaulieu, dans votre numéro du 23 janvier, au sujet de la modification proposée à la plainte du *Canadien errant*.

Selon moi, il est de toute évidence que cette chanson est aujourd'hui un véritable anachronisme. Il y a 40 ou 50 ans, personne ne pouvait s'y tromper, le *Canadien errant*, n'était autre que l'exilé de 1837. A la bonne heure. Mais aujourd'hui, dans l'idée de tout le monde, le véritable *Canadien errant*, c'est l'émigré volontaire. Il s'appelle légion. Il est de la plus saisissante actualité. Il intéresse au plus haut point notre patriotisme. Et qu'on le veuille, qu'on le veuille pas, la pensée de quiconque chante le *Canadien errant*, se reporte fatalement vers nos frères émigrés dans les différents Etats de la grande république américaine.

Vous, messieurs les érudits, vous pouvez faire exception, je le concède ; vous comprenez ce que vous chantez. Mais le peuple n'en est pas là. Loin de là.

Donc pour la grande majorité de ceux qui chantent la plainte de Gérin Lajoie, il en résulte l'inconvénient que voici : les mots : *Banni de ses foyers, Mon pays malheureux*, et *Je ne la verrai plus* (ma patrie), nous font du mal au cœur, parce qu'ils portent à faux.

Malgré soi, il faut se dire : pourtant, le Canada n'est pas dans l'habitude de bannir ses enfants, cela est arrivé une fois ; mais ce n'est pas la faute du pays ; aujourd'hui, tous les Canadiens errants se sont exilés d'eux mêmes ; aucun ne peut se dire *banni de ses foyers* ; aucun ne peut parler avec amertume de *son pays malheureux* ; aucun n'est justifiable de s'écrier avec désespoir qu'il *ne reverra plus sa patrie* !

Cela étant, qu'en résulte-t-il ? Il en résulte ceci : que la plainte de Gérin-Lajoie a beau être " un bijou ", " une romance sublime de naïveté et de sentiment ", suivant les expressions très belles et très justes de mon honorable contradicteur, il y a en elle, au point de vue de l'actualité et du patriotisme, certaines petites déficiences qui nous empêchent, (aujourd'hui, remarquez le bien à cause de l'anachronisme et du malentendu), de la proclamer, de prime-abord, un bijou sans réplique, une romance parfaite.

Prenez le plus beau diamant avec une paille : il n'est pas parfait ; et si on peut faire disparaître cette paille, sans nuire à la pureté, à l'éclat, à la richesse du diamant, on ne manque jamais de le faire.

Je conclus donc en disant que mettre : *Bien loin de ses foyers*, à la place de *Banni de ses foyers*... et *Mon pays bienheureux*, à la place de *Mon pays malheureux*... et *Ne la verrai je plus ?* (ma patrie) à la place de *Je ne la verrai plus*, c'est tout simplement faire acte de justice et de patriotisme.

De justice, envers cette noble chanson, en lui enlevant, pour la rendre parfaite, et pour l'adopter aux convenances du temps, ces quelques petites pailles qui la déparent.

De patriotisme, envers tous les enfants du Canada, en leur permettant de chanter avec profit, sans arrière-pensée et sans mystification, cette romance si belle et si populaire !

Tel, un tableau de prix, que deux ou trois petits coups de pinceau, appliqués en certains endroits faibles, pourraient rendre parfait.

C'est inutile de crier que l'on défigure le chant de Gérin-Lajoie, qu'on lui ôte son originalité, et qu'on veut indirectement l'anéantir. Car il n'est pas question de cela. Et ce n'est pas le résultat auquel on arrive. Le chant de Gérin Lajoie reste essentiellement identique à lui-même, à tel point que pour un grand nombre, les petites modifications proposées pourraient passer inaperçues.

Le loup avait beau crier à l'agneau qu'il lui troublait son breuvage, ses cris n'y faisaient rien, la chose n'était pas vraie.

Aussi, on aura beau crier que le chant de Gérin Lajoie est défiguré, on ne gagnera rien : ce sont là des coups d'épée dans l'eau.

Tout dépend du point de vue où l'on se place. Montez sur une colline, et voyez le spectacle. Montez ensuite sur une montagne. Le spectacle est plus grand, la vue s'étend plus loin, vous embrassez beaucoup plus d'un coup d'œil, et alors vous jugez mieux tout ce qui est à vos pieds. Tel paysage vous avait d'abord paru sans réplique : vous voyez maintenant ce qui lui manque, ou ce qu'il a de trop.

Ainsi vouloir juger une chanson populaire exclusivement d'après son mérite intrinsèque au temps de sa composition, et d'après le mérite personnel de l'auteur, c'est la juger de bas comme étant simplement sur le sommet d'une colline. Tandis que la juger d'après l'application actuelle qui lui est faite, et d'après le plus ou moins de bien qu'elle est susceptible d'opérer, c'est la juger de haut, comme étant sur le sommet d'une montagne.

Dans le premier cas, c'est le conservatisme pur et simple, sans égard à la possibilité du progrès. Dans le deuxième cas, c'est le patriotisme pratique, cherchant à mettre toute chose sous son jour actuellement le plus favorable, sacrifiant quelquefois pour cela la prétendue indéfectibilité de certains hommes, ou de certaines œuvres, et faisant toujours passer le bien du plus grand nombre avant les prétentions particulières de quelques-uns.

Je ne dis pas que les idées du conservatisme sont étroites ; mais elles sont fort susceptibles de l'être, surtout lorsqu'elles s'opposent, sous le futile prétexte que telle œuvre est un bijou, et qu'il faut la garder intacte, à des modifications constituant un progrès, et de nature à produire un plus grand bien.

Où en serions nous aujourd'hui avec l'imprimerie, avec la navigation, avec les chemins de fer, avec le télégraphe, etc., s'il avait fallu s'en tenir aux premiers projets des inventeurs ?

Gérin-Lajoie, en composant sa plainte, s'est proposé de donner au peuple une leçon de patriotisme ; et dans le temps où il écrivait, il ne pouvait mieux faire que de parler du *Canadien banni*, du *pays malheureux*, et de la douleur de mourir *sans revoir la patrie*. Mais aujourd'hui que les temps sont changés, et que l'on ne connaît plus que des exilés volontaires ; aujourd'hui, si cette plainte du *Canadien errant*, pour produire tout le bien dont elle est susceptible, demande à être légèrement modifiée, pour être adaptée aux idées, aux sentiments et aux choses de notre époque, est-ce montrer un esprit profane envers les reliques du passé, est-ce porter une main sacrilège sur un joyau national, que de faire hardiment les modifications nécessaires, pour l'avantage de la plainte elle-même et pour l'avantage du public ?

Je ne le crois pas.

L'œuvre modifiée ne sera pas, si vous le voulez, absolument la même que l'œuvre originale, quant aux mots et aux petits détails ; mais qu'importe ! et pourquoi s'en plaindre, puisqu'il en résulte un progrès et un plus grand bien ? Et c'est ainsi que les idées du patriotisme, sur le haut de la montagne, sont plus élevées, plus larges, plus généreuses et plus nobles que les arguties d'un conservatisme stationnaire, sinon réactionnaire.

Je pense que M. Gérin Lajoie lui-même, s'il le pouvait, se lèverait de sa tombe pour approuver cette modification, devenue opportune, même nécessaire, au point de vue de l'exactitude et du patriotisme.

Maintenant, il y a une distinction à faire. Je ne défends pas ce qui est de moi dans la modification proposée ; je ne défends que le principe. Si on me disait que mes paroles ne sont pas à la hauteur du style de la plainte, ce serait bien différent. Je dirais alors : Je n'y tiens pas, moi, à mes paroles ; qu'un autre fasse mieux, et je serai le premier à l'acclamer et à demander qu'on oublie mes propres suggestions.

Enfin, si l'on veut me taquiner pour les cinq

couplets que j'ai ajoutés à la complainte, je dirai Mais ne voyez-vous pas, chers messieurs, que cette complainte est trop belle pour être si courte ?

Trop courte, voilà donc le deuxième défaut auquel il fallait remédier ; et que pouvais je faire de mieux que de ramener l'espoir dans le cœur du *Canadien errant*, le faire revenir au pays, lui faire chanter maintenant sa joie et son bonheur, et sa ferme détermination de vivre et de mourir au milieu de ses amis ?

L'exilé volontaire qui revient, joyeux, dans sa patrie, ne fait-il pas meilleure figure que le banni qui meurt tristement à l'étranger ? Et ne voit-on pas précisément que c'est là la leçon de patriotisme qu'il faut actuellement donner à tout *Canadien errant* ?

Quant à composer un chant nouveau pour atteindre ce but, ou à choisir une hymne quelconque déjà en existence, j'estime que c'est une illusion, car pour remplacer le *Canadien errant*, il faudrait que le chant nouveau devint, pour le moins, aussi populaire : or, il y a quatre-vingt-dix-neuf contre un à parier qu'on n'y arrivera jamais, pour des raisons faciles à comprendre.

Le mieux donc, à mon avis, était de prendre le *Canadien errant*, déjà si populaire, déjà si puissant, et de l'adapter aux temps actuels. C'est ce que j'ai fait. Je ne m'en glorifie pas. Au contraire, je demande pardon à mon honorable contradicteur et à tout le public pour l'initiative que j'ai osé prendre. Tant d'autres plumes auraient pu faire mieux que la mienne !

Je demande pardon aussi pour cette correspondance trop longue. Je suis plus habitué aux jointes des échecs qu'aux jointes de la plume. Pardonnez-moi pour mon mauvais style.

Ce qui me console, c'est que plusieurs, en ces jours néfastes où la sale politique nous dégoûte du monde, trouveront une agréable distraction dans cette dissertation nouvelle sur notre toujours charmante et toujours chère complainte du *Canadien errant*.

J. L. Bourque, Poète

PETIT POÈME EN PROSE

Mon rêve, à moi, serait de passer ma vieillesse dans une maisonnette édifée en face du majestueux Saint-Laurent, non loin d'un modeste village et d'une forêt sombre et silencieuse.

Seul avec ma compagne fidèle, j'emploierais mes journées à cultiver mon jardin, à dorloter mes fleurs, à laisser ma barque errer sur les flots ou à parcourir les bois mystérieux.

Le soir, après la partie d'échecs habituelle, ou la lecture de mes poètes favoris, nous ferions, ma femme et moi, un bout de causerie charmeresse. La rêverie s'emparerait de nous et l'imagination irait butiner sur chaque souvenir, comme l'abeille sur les fleurs.

Sans autres désirs que de faire le bien et de vivre dans une tranquille médiocrité, je coulerais une douce existence, digne conclusion d'un prélude agité.

Bercé par la musique des vagues de l'immense fleuve—terrible dans son courroux, voluptueux dans son repos—enivré par les troublantes senteurs estivales ; rudoyé par la bise fortifiante de l'hiver ; caressé par la neige aux douceurs de ouate immaculée, mon âme exulterait et s'élèverait sans cesse vers le Dieu créateur.

Cela me suffirait pour être heureux.

J. L. Bourque

Jackson.—Ta femme dit qu'elle a gagné dix livres dans son voyage.

Brown.—J'en ai gagné quinze durant son absence.

NOS GRAVURES

EGYPTE : LE KHÉDIVE DÉFUNT

La mort soudaine de Mehemet Tewfick Pacha, Khédive de l'Égypte, arrivée jeudi le 7 janvier dernier, est tout un événement. Il n'y a pas de prince mahométan qui ait plus hautement mérité l'estime personnelle dont il jouissait. Son dévouement pour procurer le bien-être de son peuple fut toujours exemplaire.

Il meurt à quarante ans, après un règne de douze années, noblement employé à réparer les graves fautes de son père Ismaïl Pacha. Celui-ci avait été déposé, en 1879, par le Sultan de Turquie, son suzerain, à la requête des puissances de l'Europe, la France, l'Angleterre, l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie.

A peine était-il sur le trône, que les intrigues séditionnelles des factions commencèrent à saper la base de son autorité. Un peu plus de deux ans après son accession, une formidable révolte éclatait, ayant pour chef Arabi Pacha, une tête chaude et un ignorant. Il renversa néanmoins le gouvernement du Khédive, et força celui-ci à chercher un refuge dans son palais d'Alexandrie.

La France et l'Angleterre, sollicitées, résolurent une intervention conjointe, à main armée, pour rétablir l'ordre. Au moment d'agir, la première n'ayant pu le faire, l'armée anglaise alla seule, sous les ordres de lord Wolseley, disperser les forces d'Arabi-Pacha.

Depuis lors, grâce au concours de ses amis anglais, notamment grâce aux conseils éclairés de sir Evelyn Baring, le Khédive rétabli a fait marcher constamment sa patrie dans les voies du progrès.



La Princesse Emmeh, veuve de Tewfick Pacha, le Khédive défunt.

Mehemet Pacha avait épousé, en 1873, la princesse Emmeh, petite fille de son oncle Abbas Pacha, troisième vice-roi de l'Égypte, et fondateur de la dynastie actuelle.



Abbas Pacha, le nouveau Khédive d'Égypte

Le successeur du défunt est son fils aîné, connu

sous le nom d'Abbas Pacha, comme son aïeul maternel, et né le 14 juillet 1874.

L'INSURRECTION AU MAROC

Irrités du gouvernement oppresseur du Sultan, les indigènes de ce grand empire du Maroc, qui se dresse en face de Gibraltar, se sont enfin soulevés. Une mission maure avait été envoyée au Touat pour amener l'annexion de cette oasis au domaine marocain ; elle n'a eu aucun succès, vu que le Touat subit l'influence de l'Algérie. Au retour, les membres de cette mission ont été maltraités par des bandits, dans la région de l'Atlas.

Les navires de guerre britanniques *Thunderer* et *Goshawk* stationnent en rade à Tanger ; la France et l'Espagne y ont aussi des forces pour surveiller leurs intérêts. Et cependant on persiste à dire que les difficultés sont purement locales.

La principale cause de mécontentement parmi les indigènes, en ces années dernières, a été, paraît-il, les exactions causées par la collection forcée des taxes.

LA FAMINE EN RUSSIE

Dans un précédent numéro, sur le même triste sujet, le MONDE ILLUSTRÉ a parlé de villages où de vils exploiteurs de la misère publique avaient centralisé et monopolisé des dépôts de blé. Il en est résulté une exode en masse des malheureux affamés, qui se voient ainsi privés de leurs moyens de subsistance les plus rudimentaires. Les milices, en conséquence, ont été mises sur pied, à la fois pour prévenir cet exil volontaire, souverainement déplorable, et l'abominable état de choses qui le provoque.—J. St-E.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JANVIER a eu lieu samedi, le 6 FEVRIER, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	836....	\$50.00
2e prix	No.	45,607....	25.00
3e prix	No.	30,564....	15.00
4e prix	No.	147....	10.00
5e prix	No.	25,094....	5.00
6e prix	No.	15,243....	4.00
7e prix	No.	25,249....	3.00
8e prix	No.	16,134....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

189	6,377	14,756	22,685	29,396	38,831
435	6,412	14,808	22,953	31,504	39,670
679	7,221	15,447	23,210	31,622	41,627
820	7,659	16,886	23,309	32,009	42,673
903	8,994	18,464	23,310	32,459	43,018
1,680	9,316	18,850	23,940	33,661	43,102
2,239	10,768	18,938	25,310	34,226	43,520
3,065	11,058	19,280	25,320	35,425	43,833
3,124	11,215	20,458	26,123	35,979	44,439
3,252	11,589	21,306	26,453	36,154	44,628
3,378	12,479	21,539	27,121	36,777	47,261
4,303	13,427	21,741	28,177	37,486	47,313
4,521	13,732	21,908	28,922	37,749	47,461
5,423	14,264	22,668	29,378	38,776	49,584
5,475	14,677				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. T. Bédard, No 276, rue Saint-Jean, Québec



AU MAROC.—Les collecteurs de taxes dans un village des montagnes



LA FAMINE EN RUSSIE.—Patrouille pour empêcher les paysans de quitter leurs villages



EN HIVER

*L'hiver des nuages sans nombre
Sort, et chasse l'été au ciel,
Pareil au temps, ce faucheur sombre
Qui suit le sèmeur éternel.*

Le bœuf alors s'effraie et prie.

.....
*Ah ! donnez-moi pour que je donne !
J'ai des oiseaux nus dans mon nid.
Donnez, méchants, Dieu vous pardonne ;
Donnez, ô bons, Dieu vous bénit !*

*Je suis la charité, l'amie
Qui se réveille avant le jour,
Quand la nature est rendormie
Et que Dieu m'a dit : à ton tour !*

*J'accours, car la saison est dure ;
J'accours, car l'indigent a froid !
J'accours, car la tiède verdure
Ne fait plus d'ombre sur le toit !*

*Je prie et jamais je n'ordonne.
Chère à tout homme quel qu'il soit,
Je laisse la joie à qui donne,
Et je l'apporte à qui reçoit.*

V. HUGO.

G. LÉONCE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

C'était un Océan déroulant à l'infini ses flots de verdure sous l'immensité du ciel piqué d'étoiles. Là-bas la lune arrondissait son disque rouge, avec sa figure étrange comme celle d'un homme penché curieusement à un œil de bœuf percé dans la voûte céleste et inondé de lumière, pour observer notre pauvre globe.

Qu'en pensait-il ? se demandait Henri ; mais rien sur cette figure terne et impassible du bonhomme dans la lune n'indiquait la moindre impression. Décidément, c'est un philosophe, au dessus des misères et des vanités de ce monde, voyant se passer les événements avec une stoïque indifférence. Il n'y avait rien à apprendre de lui ; autant le laisser tranquille. Henri se mit à interroger les étoiles. Quelques-unes paraissent dormir dans une placidité profonde, insensibles à tout ce qui se passait autour d'elles. D'autres lançaient des clignements d'yeux à travers l'espace. A qui ? Sans doute à quelques charmantes étoiles dont elles étaient devenues amoureuses, car l'attraction est la loi universelle et tout doit s'aimer dans l'univers.

Pensaient-elles à notre pauvre Terre ? Il est probable que non. En tout cas, que voulaient dire ces clignements d'yeux, ces signes lancés dans l'immensité du ciel, et comment y répondre ? C'était folie, il n'y fallait pas songer. Au nord, la Petite Ourse reposait sur le champ céleste son quadrilatère, comme une herse à un seul timon. La Polaire y brillait d'un doux éclat, comme la lampe du phare allumée sur la côte pour guider le marin.

Pourquoi vouloir s'obstiner à leur demander le secret de notre destinée ? Elles ne sauraient nous le donner. Savent-elles la leur elles-mêmes ? Non ; instruments dociles de la volonté éternelle qui gouverne l'univers, elles accomplissent aveuglément dans le ciel leur carrière mystérieuse. Au-dessus de tout il y a la Providence et c'est en elle seule qu'il faut se confier, et chercher le grand problème de l'avenir.

Marguerite, non plus, n'était pas insensible aux charmes et aux inspirations religieuses de cette belle nuit d'été. Après le tumulte, les fatigues et les émotions de la journée, la sérénité du soir s'épandait en son âme comme un baume bienfaisant, douce comme cette rosée céleste qui commençait à perler sur les gazons dans l'atmosphère recueillie.

Si la vie a ses orages et ses tempêtes, comme l'océan, elle a aussi ses heures de calme et de douceur. Libre au marin de se mettre chaque jour à la merci des flots. Il est même nécessaire qu'il y ait de ces natures intrépides, et le temps leur fait de leurs périls une habitude qui ne les étonne ni ne les effraie. Ainsi sans doute dans la vie. Mais après le naufrage, pourquoi s'exposerait-elle à de nouveaux désastres, alors surtout qu'elle ne voyait autour d'elle aucun compagnon disposé à lui donner la main. La vie de missionnaire au Japon n'était sans doute pas exempte de dangers et de mécomptes ; mais au moins elle aurait la suprême consolation que donne la conscience d'une vie bien remplie et toute consacrée aux intérêts sacrés de la religion et de Dieu.

Au milieu de ces réflexions, Henri et Marguerite ne prononçaient que fort peu de paroles, craignant réciproquement de se gêner. De temps en temps des voitures dépassaient la leur

avec des couples comme eux revenant de la foire, et ils entendaient de grands éclats de rire.

Tout ce joyeux vacarme résonnait douloureusement dans le cœur de Henri.

—Qu'ils sont heureux ! pensait-il tristement. A un carrefour, ils furent arrêtés par une scène étrange :

Un homme et une femme se disputaient auprès d'une voiture dont le cheval était attaché à la barrière du chemin.

La femme criait :

—Si tu ne veux pas venir avec moi à la maison, ivrogne que tu es, laisse-moi au moins emmener la voiture.

L'homme, qui manifestement avait bu, s'affermis sur ses jambes et appuyé sur la barrière, maintenait de ses deux mains les brides du cheval.

A travers la gaieté de l'ivresse, il souriait ironiquement de l'impuissance de sa femme. Celle-ci, furieuse, donnait de grands coups des rênes sur le dos du malheureux animal. Il avançait et reculait, mais sans effort visiblement sérieux pour s'échapper. Il devait être habitué à de pareilles scènes. Peut-être comprenait-il qu'il était inutile de résister ou, dans son impartialité d'animal domestique, ne voulait-il prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre de ses maîtres, dans une conjoncture embarrassante.

Le plus expéditif, sans doute, eût été de frapper sur le mari, mais la femme n'osa pas, et pour cause sans doute : le mari eût pu se venger sur sa tendre moitié, tandis que le pauvre animal souffrait tout en silence et n'avait même pas l'idée de lancer une ruade. Et l'on dit parfois que les animaux sont méchants !

De guerre lasse, la femme prit brusquement le parti de s'en aller à pied. La voyant déjà à une bonne distance, l'homme s'éloigna du cheval, et, tandis qu'il traversait le chemin sa figure enluminée d'ivrogne s'éclaira d'un rire hébété, à la pensée du bon verre de *gin* qu'il allait avaler au cabaret d'en face. Saprستي, il ne l'avait pas volé ! Ce serait une petite compensation à ses infortunes conjugales. Mon Dieu ! que les femmes sont donc contrariantes et embêtantes ! C'est à n'y pas croire !

Tout en ingurgitant son *gin*, l'homme ne perdait pas la boussole :

—Il n'y a pas à se fier aux femmes, pensait-il, la coquine est capable de profiter de mon absence pour revenir à l'assaut. Allons voir.

En effet la jeune femme accourait de toute la vigueur de ses jambes, mais pas assez vite cependant pour pouvoir s'emparer de la voiture. Avec une agilité dont on eût cru un homme ivre incapable, l'homme courut à travers la route et reprit son poste à la tête du cheval.

—Allons-tous-en dit Marguerite, ce spectacle me fait mal au cœur. Et dire qu'il y a des gens qui peuvent vivre ainsi. Un pareil mariage doit être un enfer perpétuel.

—C'est bien possible. Cependant cet homme n'est probablement pas toujours si méchant qu'il vous paraît maintenant. Dans ses jours de sobriété, il peut être très bon, très affectueux pour sa femme.

—Henri, cherchiez-vous à excuser le vice de l'ivrognerie.

—En aucune façon, Marguerite ; vous connaissez bien mes principes à cet égard, mais il ne faut pas juger trop sévèrement, sur les apparences. L'humanité a ses défaillances qu'elle rachète souvent par des vertus.

Ils étaient arrivés au ferry de Southport, en face de Charlottetown, que la conversation continuait sur le même ton.

Ainsi se termina par une sèche dissertation, entre deux jeunes gens si bien faits pour s'aimer, une longue promenade qui n'aurait dû être qu'un continué roucoulement d'amour.

IV

PROMENADE SUR L'EAU

L'oncle était étonné, mais non découragé du

résultat de toutes ses machinations pour assurer le bonheur de Marguerite. Il y avait bien un moyen, le plus direct. C'était de mettre en parallèle devant sa fille son mariage avec un jeune homme digne d'elle sous tous les rapports et qui l'aimait profondément et la vie de missionnaire. Mais c'était jouer gros jeu, et risquer de tout perdre pour vouloir tout gagner. Après mûre réflexion, mieux valait temporiser, comme par le passé. Même, puisque la compagnie de Henri paraissait plaire médiocrement à la jeune fille ; il fallait la lui imposer le moins possible. Peut-être alors désirerait-elle le voir plus souvent ; c'est dans la nature des choses. D'un autre côté, il fallait lui procurer beaucoup de distractions et la laisser seule le moins possible. Ce programme était facile à exécuter. Dans l'île du Prince-Edouard, les excursions foisonnent en été. Chaque église à la sienne ou plutôt les siennes. Comme caractère et comme importance, ces foires, on le conçoit, ne peuvent se comparer à celles de France, mais elles en tiennent lieu et leur multiplicité remplace la grandeur des foires françaises. D'ailleurs il serait inutile de pousser plus loin la comparaison.

Les églises en France, étant salariées par le gouvernement, comptent sur leurs revenus réguliers. Ici, les églises ne recevant aucun subside du gouvernement, ont dû se créer des sources de revenus, de différentes manières, entre autres, donner des divertissements publics où les fidèles sont conviés à venir dépenser le plus d'argent possible. La religion sait parfaitement que l'homme ne délire pas toujours facilement les cordons de sa bourse, s'il ne se mêle à sa générosité l'attrait d'un plaisir ou la satisfaction d'une petite vanité. Il faut bien faire la part des infirmités humaines, comme disait un ministre à ses ouailles, les fidèles ont besoin de quelques divertissements.

N'est-il pas naturel qu'ils dépensent leur argent dans des divertissements que l'Église leur procure ?

Tout en s'amusant ils font une bonne œuvre, puisqu'ils ont la satisfaction de penser que cet argent qu'ils dépensent est au profit de leur église, au lieu d'aller grossir les poches d'un industriel quelconque.

On sait que les sectes religieuses sont très nombreuses en Amérique. Il en résulte dans chaque ville un nombre considérable de congrégations, et par conséquent de temples et d'églises.

Telle ville de France de vingt mille habitants, qui n'a que quatre ou cinq paroisses, aurait en Amérique une vingtaine de temples. Chaque congrégation a ses fêtes à son bénéfice : en été, forces piques-niques, excursions ; en hiver, bazars, concerts, etc., sans compter les fêtes de diverses sociétés et les piques-niques privés.

C'est dire que les plaisirs ne chôment pas et que l'oncle de Marguerite n'avait que l'embarras du choix. Il la mena partout où elle voulut aller. Elle se laissait faire, non par entraînement, mais elle sentait que toutes ces distractions, ce mouvement, cette activité, ce grand air lui faisaient du bien au corps comme à l'esprit. Le fait est que sa santé s'était améliorée beaucoup dans ces derniers temps ; ses joues étaient devenues fraîches et rebondies ; le moral était remonté ; pas autant que l'oncle l'eût désiré, mais enfin il y avait un progrès incontestable. Quant à Henri, il ne s'était guère montré jusque-là ; le pauvre garçon n'osait plus espérer.

Un soir, l'oncle se décida à aller trouver.

—Qu'avez-vous donc, mon garçon, qu'on ne vous voit plus du tout ? Avez-vous juré de vous enterrer vivant ? Puisque vous ne venez plus nous voir, je suis obligé de venir vous relancer jusque chez vous.

Henri se mit à balbutier quelques mots d'excuses.

—Bien, bien, venez vite ; Marguerite vous attend ; elle désire faire un tour en canot, vous êtes bon rameur, n'est-ce pas ? et un oncle peut vous confier en toute sûreté un trésor de nièce ?

LOUIS TESSON.

A suivre



—Ah! monsieur, dit Norah, quel beau dessin!—(page 672, col. 1)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL 13 FEVRIER 1892

CARMEN

PREMIERE PARTIE

XXXIV

MAM'ZELLE NORAH

Olivier ne rêvait pas. La double apparition était bien réelle; le tableau se trouvait complété d'une façon inattendue et charmante.

La jeune fille de la fenêtre avait dix huit ans à peine. Elle ressemblait à ces anges dont les artistes de la renaissance excellaient à reproduire la grâce un peu frêle et dont une auréole d'or entourait la chevelure flottante.

L'ovale allongé de sa figure d'une exquise pâleur s'encadrait dans des nattes lourdes de cheveux de ce blond cendré qui est si doux et si rare. Les prunelles de ses grands yeux candides offraient l'azur sombre et profond de la mer et du ciel d'Italie. Sa petite bouche, à demi rêveuse, à demi souriante, était d'un incarnat si vif que les oiseaux auraient pu la prendre pour une cerise mûre.

L'autre femme, celle qui venait de s'arrêter entre les arbres en apercevant Olivier, formait avec la blonde enfant le plus frappant contraste. Agée de vingt quatre à vingt cinq ans, grande

et robuste, au demeurant fort belle fille quoiqu'un peu hâlée, elle portait avec aisance le costume aux vives couleurs et la coiffe originale des métayères de Saillé et de Guérande.

De la main gauche elle tenait un petit panier où des œufs frais fraîchement pondus s'étaient sur un lit de mousse, et de la main droite une seille remplie d'un lait écumeux.

Surprise tout d'abord par la présence d'un étranger dans l'enclos, elle prit bien vite une détermination énergique, et, posant par terre sa seille et son panier, elle s'avança résolument jusqu'auprès du jeune homme, s'arrêta à deux pas de lui, allongea le cou pour voir son dessin, reporta ses yeux du papier à la chaumière et de la chaumière au papier, mit ses poings sur ses hanches en riant à belles dents et finit par s'écrier tout du haut de sa tête :

—Eh! mam'zelle Norah, vous ne savez pas... un monsieur qui tire notre maison en portraiture!... Venez donc voir un peu par ici, pour voir...

Puis elle ajouta, en s'adressant à Olivier :

—Dites donc, monsieur, c'est joliment ressemblant, tout de même...

—Vous trouvez, mademoiselle?... fit le jeune homme avec un sourire.

—Oh! dam! oui... voilà la maison et sa porte, et ses trois fenêtres, et son toit, et sa lucarne, et sa cheminée, et tout... les rosiers y sont aussi, et les poules, et le chat sur le pommier, et la mare, et les canards... Mais dites donc, monsieur, pourquoi t'est ce que vous n'avez point tiré en ressemblance mam'zelle Norah pareillement, puisque la voilà qui vous regarde?... —Le temps m'a manqué, répondit Olivier, mais si cette belle jeune fille, que vous appelez mam'zelle Norah, veut bien rester à la fenêtre pendant quelques minutes encore, il ne m'en faudra pas plus pour réparer cette omission regrettable...

—Eh! dites donc, mam'zelle cria tout aussitôt

la Bretonne, ne bougez point... le monsieur va vous tirer en portraiture... nos poules, nos canards et not'chat y sont déjà... faut que vous y soyez aussi... Vous voulez bien, n'est-ce pas, mam'zelle?

—Oui... oui... Jocelyne... répondit la blonde enfant en riant, après le chat, les poules et les canards de la ferme, vient le tour de la fermière... c'est trop juste... je reste où je suis et monsieur peut dessiner tant qu'il voudra...

—Grand merci, mademoiselle... fit Olivier en saluant.

Puis il se remit à la besogne avec ardeur, et il se demanda, tandis que son crayon esquissait les gracieux contours de la tête angélique qui s'offrait à lui, quelle pouvait être cette belle jeune fille, qui n'avait ni la figure, ni la voix, ni le langage, ni le costume d'une paysanne et qui pourtant se disait fermière.

Jocelyne ne quittait point son poste derrière le dessinateur.

A chaque coup de crayon, elle exprimait son étonnement et son admiration par les gestes les plus expressifs. Enfin, quand Olivier eut achevé son croquis, dont la ressemblance avec les traits du charmant modèle était incontestable, elle ne put contenir les manifestations de son enthousiasme, et elle s'écria, en frappant à plusieurs reprises ses mains l'une contre l'autre :

—Comme c'est ça! bon Jésus!... oh! mais! oh! mais!... oh! mais, comme c'est ça!... Eh! mam'zelle Norah, vous v'là tirée en portraiture si parfaitement ben qu'on croirait, ma foi jurée, que vous allez parler!... C'est ça qu'est beau!... à présent qu'on n'a plus besoin de vous, venez donc voir un peu pour voir...

—Je descends, Jocelyne... répondit la jeune fille.

—Eh! ben, et moi, monsieur? demanda la forte Bretonne, ne m'y mettez-vous point aussi? —Le désirez-vous?

—Oh ! mais, oui... Dame !... quant à ce qu'est de ça, ça me rendrait bien contente tout de même.

—Dans ce cas, retournez là bas....

—Où ça ?

—Où vous étiez tout à l'heure.

—Devers ma seille et ma panier !

—Précisément.

—Je m'en y cours.... Jésus !... que ça va-t-il donc être beau !...

Jocelyne prit son élan dans la direction des grands arbres, et, tout en courant, cette fille de la nature se composa l'attitude la plus prétentieuse qu'il fût possible d'imaginer.

—Que voulez-vous ?...

Pour si Bretonne que l'on soit, on n'en reste pas moins femme, par conséquent coquette, et lorsque se présente l'occasion de se faire tirer en portrait, c'est le cas, ou jamais, de s'embellir un tantinet par les grâces de la pose....

Cependant, l'ange blond avait quitté la fenêtre du premier étage, il venait de sortir de la chaumière et se dirigeait vers Olivier, qui se convainquit du premier regard que l'ensemble de cette jolie créature était digne du visage que nous avons décrit et qu'il avait copié.

La gracieuse enfant, petite plutôt que grande, mais adorablement mignonne, ciselée comme une nymphe de Jean Goujon et svelte sans maigre, avec des pieds et des mains d'une forme patriennne et d'une correction artistique, portait un costume d'une simplicité absolue et de couleur sombre, mais qui ressemblait bien plus au vêtement des filles de condition qu'à celui des métayères bretonnes.

Un petit bouquet de roses blanches, passé dans sa ceinture, était le seul ornement qui relevait un peu la sévérité de cette toilette austère et presque monastique.

La démarche et l'attitude de la jeune fille réunissaient le naturel et l'élégance à je ne sais quelle noblesse innée qui frappait tout d'abord et qui cependant s'accordait à merveille avec l'expression de candeur enfantine de son doux et beau visage.

En la voyant s'approcher de lui, Olivier se leva et se décoiffa de son large chapeau de voyageur.

—Je vous en prie, monsieur, lui dit la blonde fermière, restez assis et n'interrompez pas votre travail....

—J'ai presque fini, mademoiselle, répliqua Olivier, il ne me reste à dessiner que Mlle Jocelyne....

—Comment, Jocelyne aussi ?... fit la jeune fille en riant.

—Elle l'a désiré.... et d'ailleurs, voyez comme elle fera bon effet là bas, au milieu de cette épaisse et magnifique verdure....

—Oui, mam'zelle Norah !... cria de loin la Bretonne, le monsieur a bien raison, allez.... je ferai joliment bon effet tout de même, et quand j'y serai ça sera encore plus superbe à voir que ça n'est....

Olivier avait repris sa place et son crayon.

Mam'zelle Norah jeta les yeux sur le paysage, à peu près achevé.

—Ah ! monsieur, dit elle avec une admiration naïve, quel beau dessin ! Vous avez un bien grand talent !

—Je voudrais pouvoir accepter ce compliment, mademoiselle, mais par malheur je n'en ai pas le droit.... votre indulgence exagère beaucoup mon faible mérite.... je ne suis qu'un humble amateur....

—C'est trop de modestie, monsieur.... j'admire en toute sincérité.... je trouvais déjà ma pauvre maison charmante, vous aurez eu l'art de me la faire trouver plus charmante encore.... en la regardant, reflétée sur votre papier comme dans un miroir, je crois y découvrir mille détails gracieux que je ne soupçonnais pas auparavant....

—Prenez garde, mademoiselle, vous allez me donner de l'orgueil....

—Et pourquoi non ?... il serait légitime.... ces grands arbres, ces rosiers en fleurs, ces ravenelles et ces iris sont l'œuvre du bon Dieu.... en les reproduisant comme vous venez de le faire vous avez interprété dignement l'œuvre d'un maître auprès duquel Le Poussin et Claude Lorraine n'étaient que des écoliers....

Olivier leva la tête et contempla avec une manifeste stupeur la jeune fille qui lui parlait ainsi. N'y avait-il pas en effet un bizarre et attrayant problème dans cette blonde et charmante enfant, habitant une chaumière sur un des plus lointains promontoires de la vieille Bretagne, s'exprimant avec une irréprochable élégance, et connaissant, au moins de nom, les divins maîtres de l'art ?...

—Qui sait ? se dit à lui-même le jeune homme, cette jolie enfant est peut-être la fille de quelque riche châtelain des environs.... elle est ici sans doute dans l'un des domaines de son père et elle s'amuse à jouer à la fermière....

Il avait grande envie de la questionner à ce sujet, mais il n'osa pas et il se remit au travail.

En quelques coups de crayon Jocelyne fut indiquée suffisamment, avec sa coiffe arrondie et ses trois jupes étagées.

—C'est fini.... dit Olivier.

—Voyons voir ! voyons voir ! s'écria la bonne fille en accourant.

Elle se reconnut, et dans sa joie vive elle se mit à danser une sorte de gigue improvisée, en répétant sur tous les tons :

—Jésus !... que c'est beau ! Jésus ! que c'est beau ! Ah ! mais oui, ma foi jurée, c'est que c'est moi tout de même !... je savais bien que ma ressemblance ferait un fameux effet !... Ah ! Jésus, la belle image !...

La gaieté de Jocelyne était communicative. Olivier et mam'zelle Norah lapartagèrent, et tous les deux rirent de bon cœur en assistant aux gambades extravagantes de la paysanne.

Chose bizarre !... ces deux jeunes gens qui venaient de se voir et de se parler pour la première fois de leur vie n'éprouvaient pas plus d'embarras en face l'un de l'autre que s'ils se connaissaient depuis longtemps, ou plutôt que s'ils avaient été élevés ensemble.... Et cependant l'apparence candide de la jeune fille n'était point menteuse, mais peut-être l'innocence angélique qui ne permet pas la défiance exclut-elle aussi la timidité....

Ceci est une question. Nous venons de la poser. Nous ne nous chargeons point de la résoudre.

Olivier reprit au bout d'un instant l'entretien interrompu.

—Ainsi, mademoiselle, fit-il, ce pauvre petit dessin crayonné si rapidement ne vous déplaît pas ?...

—Je vous ai déjà dit, monsieur, qu'il me semblait le plus joli du monde....

—Eh ! bien, mademoiselle, il dépend de vous de lui donner une réelle valeur à mes yeux....

—Et comment cela, monsieur ?

—En me permettant de vous l'offrir.... il vous appartient de droit puisque c'est votre maison qu'il représente....

La jeune fille devint rose comme les petits nuages qui courent dans le ciel au soleil couchant.

—Oh ! je vous en prie, dit Olivier avec insistance, ne refusez pas....

—Mais, monsieur.... balbutia la blonde enfant, il me semble que je ne puis pas, que je ne dois pas accepter....

—Pourquoi donc ?...

La jeune fille garda le silence.

—Sans doute parce que je suis un inconnu pour vous.... reprit Olivier, et que d'un inconnu on n'accepte rien ?... En thèse générale vous avez raison sans doute, mais laissez-moi vous faire observer que ceci n'est pas un présent.... Ce dessin est votre propriété tout aussi légitime que les fruits de vos arbres et les œufs de vos poules....

il est un produit de votre sol.... il n'existerait pas sans votre maison.... il vous appartient comme les reflets de votre miroir.... Je suis entré chez vous tout à l'heure, avec effraction et escalade, sans en demander la permission à personne et c'est moi qui reste en définitive votre très humble obligé pour la surveillance de votre accueil, car enfin vous étiez en droit de me faire appréhender au corps par la maréchaussée du pays et jeter dans quelque cachot bien noir....

—Ceût été peut-être un peu sévère.... interprit mam'zelle Norah, en souriant.

—Non pas !... ce n'eût été que juste ! Eh bien ! mademoiselle, acceptez ce croquis à titre de rançon.... Vous hésitez encore !... je sais un moyen de vous décider.... Je ne vous offre

plus un don, je vous propose un échange....

—Un échange ? répéta l'ange blond avec un nouveau sourire.

—Mon Dieu, oui, et dans lequel tout l'avantage sera pour moi.... Vous ne recevrez qu'une seule chose et je vous demande de m'en donner trois....

—Trois choses !...

—Tout autant.... un bouquet de vos roses, une tasse de votre lait, et la permission de revenir demain recommencer mon dessin de ce matin.... Vous voyez que je suis ambitieux et que j'ai tout à gagner et rien à perdre au marché que je vous propose....

La jeune fille garda le silence pendant quelques secondes. Son visage si candide et si pur prit une charmante expression méditative : on voyait qu'elle pesait le pour et le contre dans la balance de ses scrupules.

Enfin ses grands yeux bleus se relevèrent sur Olivier et elle répondit :

—J'accepte....

—Ah ! mademoiselle, s'écria le fils de l'armateur, je vous jure que vous me rendez bien heureux !

—Eh ! croyez-vous donc, monsieur, que je ne sois pas joyeuse de posséder ce charmant dessin dont j'avais une folle envie, il faut bien que je l'avoue.... Oh ! vous aurez beau dire pour me persuader le contraire, je viens de faire un excellent marché....

—Qui ne vous enrichira pas, cependant....

—Vous vous trompez beaucoup, monsieur, il m'enrichira, sans aucun doute, puisqu'il me rendra pendant l'hiver les fleurs de mes rosiers et les feuilles de mes grands arbres.... Maintenant, vous voici mon créancier, et je vais acquitter ma dette.... Une question, monsieur, répondez franchement, avez-vous déjeuné ?...

—Mais....

—Avez-vous déjeuné ?...

—Eh bien ! franchement, non.

—Alors vous déjeunerez avec moi....

—Mais, mademoiselle, je n'ose accepter....

—Si vous refusez, je romps notre marché de tout à l'heure.... j'ai bien accepté le dessin, moi, vous accepterez bien le déjeuner.... Oh ! soyez tranquille, il sera frugal.... du lait, du pain, une omelette et des fruits, voilà tout.... Le lait sera le capital de votre créance, le reste comptera pour les intérêts....

—Eh bien ! mademoiselle, va pour le capital et les intérêts !... quoique ce soit un bénéfice usuraire, je me résigne, dit Olivier gaiement.

—A la bonne heure.... venez donc avec nous dans la maison.... Jocelyne va mettre le couvert en un tour de main.... Mais avant d'entrer, je dois vous prévenir que je suis très pauvre, et vous ne vous en apercevrez que trop bien....

—Mon Dieu, mademoiselle, supposez vous donc que je suis riche ? répliqua le jeune homme en riant.

—Je ne suppose rien, monsieur. Je vous ai dit ce qui était tout simplement, parce que je ne suis pas de celles que la pauvreté fait rougir.... je ne crois pas d'ailleurs que l'argent donne le bonheur, ni même qu'il y contribue....

—Ah ! s'écria Olivier, je pense comme vous de tout mon cœur !...

—Et la preuve, reprit l'ange blond, c'est que, quoique pauvre, je suis très heureuse....

La jeune fille passa la première, en se dirigeant vers la chaumière ; Olivier la suivait et Jocelyne fermait la marche.

Comme dans toutes les métairies bretonnes, sans exception, la pièce principale du rez-de-chaussée formait toute à la fois la cuisine et la salle commune, et sur le manteau de la cheminée se voyaient les chaudrons et les plats d'étain des grands jours.

Cette pièce, entretenue avec les soins de la plus minutieuse propreté, non seulement ne décelait rien de cette pauvreté dont venait de parler la jeune fille, mais encore offrait un aspect charmant, et, dans certaines de ses parties, presque luxueux.

Les murailles, au lieu d'être nues, étaient recouvertes d'une boiserie de noyer ciré. La grande table carrée en chêne, à pieds contournés, étincelait comme si elle eût été vernie. Il en était de même des escabeaux et de deux grands dressoirs

du temps de Henri III, richement sculptés et qui provenaient évidemment de la salle à manger d'un château. Des assiettes, des plats, des vases en faïences très ancienne s'épalaient sur leurs rayons.

Trois objets attiraient tout d'abord l'attention dans cette salle basse.

D'abord et en première ligne, un grand portrait suspendu à la boiserie, dans un cadre magnifique mais presque dédoré. Ce portrait offrait les traits fins et caractéristiques d'un gentilhomme en une forme de capitaine de vaisseau. Ce gentilhomme, décoré des ordres du roi, avait de longs cheveux blonds, des yeux bleus, et le bras gauche soutenu par une écharpe.

Dans l'angle supérieur de la toile, du côté gauche, le pinceau de l'artiste avait reproduit un écusson surmonté du casque et des lambrequins de chevalier, et se blasonnant ainsi : *Trois besants d'argent en champ de gueules.*

Le second objet était une haute et magnifique pendule de Boule, de style Louis XIV et de grande valeur, placé sur son socle dans le panneau qui faisait face au portrait.

C'était enfin, en troisième lieu, un immense fauteuil en chêne sculpté et en tapisserie, placé au coin de la cheminée. Le couronnement de ce fauteuil et le médaillon du dossier reproduisaient l'écusson peint dans l'angle gauche du portrait.

— Que signifie tout cela ? se demandait Olivier ; et naturellement il ne pouvait pas se répondre.

Cependant, Jocelyne faisait preuve d'une activité sans pareille.

Elle avait pris dans le tiroir du bas de l'un des dressoirs une nappe de grosse toile, mais d'une éclatante blancheur, elle l'avait étalée sur la table carrée, et déjà les assiettes de faïence à belles fleurs peintes se trouvaient symétriquement disposées à la place de chaque convive.

Au milieu de la table, se voyaient une jatte pleine de lait et une corbeille remplie de raisins et de poires.

Jocelyne allumait une bouffée dans la cheminée, faisait fondre du beurre dans la poêle et battait des œufs avec une dextérité et une adresse dignes des plus grands éloges.

— Mam'zelle Norah, dit la bonne fille, mettez-vous toujours à table avec le monsieur, et buvez du lait pendant que je vais fricasser l'omelette... vous verrez voir que ça fait du bon lait tout de même, puisque c'est celui de la rouge... il n'y a pas de meilleure laitière que celle-là dans le pays, ma foi jurée !...

— Allons, monsieur, fit l'ange blond en souriant, vous entendez ce que dit Jocelyne... asseyez-vous donc en face de moi, et goûtons ce fameux lait de la vache rouge...

— Mademoiselle, demanda Olivier tout en prenant place à table, me permettez-vous de vous adresser une question à propos d'une chose qui m'intrigue beaucoup.

— Questionnez tant que vous voudrez, monsieur, je vous répondrai de mon mieux.

— Eh bien, je ne puis me rendre compte de ce nom de Norah que j'entends prononcer à Mlle Jocelyne, est-ce que vous vous appelez ainsi ?

— Pas tout à fait... ma bonne Jocelyne trouve commode d'abrèger, et je la laisse faire, mais en réalité je me nomme Dinorah !...

— Dinorah ! répéta Olivier qu'une indéfinissable émotion envahit à son insu.

— C'est un nom bien bizarre, n'est-ce pas, monsieur ? dit la jeune fille.

— Bizarre, peut-être, mais charmant... Il évoque pour moi la Bretagne antique tout entière. Au temps où Jupiter s'appelait Teutatès, les druidesses de vos forêts devaient se nommer ainsi...

— Croyez-vous que le gui sacré irait bien à mes cheveux blonds ? demanda Dinorah en riant et sans la moindre nuance de coquetterie.

Olivier allait répondre, mais elle n'attendit pas sa réponse et elle ajouta :

— Tendez-moi votre écuelle, monsieur, je vais vous verser du lait...

Jocelyne n'avait pas exagéré les mérites de la vache rouge. Ces mérites furent appréciés. Le jeune homme trouva si délicieux le lait tiède encore qu'il en redemanda par deux fois, à la grande joie de Dinorah et au grand orgueil de la robuste métayère.

Celle-ci, toute bouffie et toute cramoisie de contentement, déversa dans un grand plat brun le contenu de la poêle, et posant ce plat sur la table, elle s'écria :

— Voilà l'omelette... Les œufs étaient frais comme les joues de mam'zelle Norah, ma foi jurée !... Le beurre aussi !... elle doit être bonne, sinon faudrait qu'on lui eusse jeté un sort. Goûtez-y voir un peu, pour voir...

Dinorah servit Olivier, qui déclara l'omelette incomparablement supérieure à tout ce qu'il avait pu manger de plus excellent dans ce genre, jusqu'à ce moment.

— Jésus ! fit Jocelyne enchantée, le monsieur s'y connaît tout de même !... D'aucuns parlent de la grande Simone, de chez Le Huédé, aux Armes de Bretagne... Ils ne savent ce qu'ils disent, car pour ce qui est de battre les œufs et de chauffer la poêle, ma foi jurée, je ne crains personne...

Depuis le commencement de son voyage Olivier s'était habitué aux couverts de fer ou d'étain qui tenaient lieu d'argenterie dans les auberges, et à plus forte raison dans les maisons de paysans.

Ce fut donc avec un certain étonnement qu'il remarqua que la cuillère et la fourchette placées près de son assiette étaient en argent et portaient l'écusson reproduit déjà sur la toile du portrait et sur le dossier du fauteuil.

Tout cela le préoccupait beaucoup. Sa blonde hôtesse était-elle une fille noble ?... Il se sentait presque disposé à le croire, mais il ne pouvait éclaircir ses doutes qu'en interrogeant ; et reconnaître par une indiscrète curiosité la charmante hospitalité de Dinorah était impossible.

A l'omelette succédèrent les fruits du jardin. Comme tout le reste, ils étaient parfaits.

— Je les ai cueillis moi-même... dit la jeune fille.

A partir de ce moment Olivier les trouva meilleurs encore.

Le repas s'acheva comme il avait commencé, au milieu de la gaieté la plus franche et la plus innocente.

Certes, il aurait bien étonné Dinorah, le censeur austère qui serait venu lui dire que le venait de commettre une impardonnable légèreté, une grande inconscience au point de vue du monde en ouvrant sa maison à un inconnu, en admettant dans son intimité, en faisant asseoir à sa table, un jeune homme dont elle ne savait pas même le nom...

Le censeur austère aurait eu raison, et cependant, nous l'affirmons en notre âme et conscience, Dinorah n'avait pas eu tort.

Olivier était pour elle un étranger, un inconnu, c'est vrai, mais la jeune fille l'avait bien jugé, elle se croyait certaine et véritablement elle l'était, de ne point se tromper sur son compte.

A certaines natures angéliques, et qu'il veut garder des embûches terrestres, Dieu donne un infaillible coup d'œil qui descend jusqu'au fond des âmes et qui lit dans les cœurs. Dinorah possédait ce don.

— Mademoiselle, dit Olivier, je suis un créancier exigeant. J'ai touché mes intérêts, mais j'exige le reste de mon capital. Je réclame mes roses.

— Vous allez être payé, monsieur, répliqua la jeune fille.

Elle sortit de la chambre et rentra au bout de quelques secondes chargée d'une véritable gerbe de fleurs.

— Vous dois-je encore quelque chose maintenant ? demanda-t-elle en présentant à Olivier sa moisson parfumée.

— Oui, mademoiselle.

— Quoi donc ?

— L'autorisation de revenir demain.

— Elle vous est accordée.

— Alors nous voilà quittes, et si vous vous voulez un reçu pour solde de tout compte, je suis prêt à vous le donner.

— C'est inutile, j'ai confiance en vous. D'ailleurs Jocelyne est témoin et déclarerait au besoin que je ne dois plus rien.

— Ah ! dame ! oui, j'suis témoin, fit Jocelyne avec un gros rire, et je dirais la vérité tout de même... ah ! mais, oui...

— Je commence à croire que j'en serais pour mes frais de mauvaise foi, répliqua le jeune homme en souriant, et que ma franchise en affaires n'aurait nul mérite à vos yeux.

— Soyez tranquille, monsieur, je ne doute point de votre loyauté.

— Merci de cette bonne opinion, mademoiselle, je la mérite... et maintenant, au revoir et à demain.

— C'est convenu... Je vous ménage une surprise...

— Laquelle ?

— Puisque c'est une surprise, vous ne pouvez la savoir.

— Je serai bien plus surpris si vous me la dites de suite.

— Eh bien, j'ai dans ma chambre un cadre charmant qui renferme [une vieille gravure de Callot. J'ôterai la gravure, je mettrai votre dessin à la place et demain vous le trouverez accroché à cette boiserie, à droite de la pendule.

— C'est trop d'honneur que vous lui ferez, je vous jure ! Le pauvre dessin ne se doutait guère des destinées brillantes que lui réservait l'avenir ! A propos, mademoiselle, vous n'auriez pas un second cadre, par hasard ?

— J'en ai un au premier... Pourquoi cette question ?

— Parce que je tiens beaucoup, mais beaucoup, à la régularité dans l'ameublement ; vous avez un cadre du côté droit de la pendule, il en faut un autre du côté gauche, c'est indispensable, et je vous apporterai demain une petite étude du clocher de Saint-Nazaire qui fera pendant tant bien que mal.

— Mais, monsieur, je n'ai plus rien à vous offrir en échange !

— Comment, mademoiselle ! est-ce que vos rosiers n'ont plus de roses ? est-ce que vos poules ne pondent plus d'œufs ? est-ce que la Rouge ne donne plus de lait ? Puisque vous voulez absolument procéder par voie d'échange, j'ambitionne pour demain un déjeuner comme celui-ci.

— Eh ! bien, monsieur, vous aurez l'un et l'autre.

— Grand merci, mademoiselle, et marché fait.

— Et je mettrai du petit lard frais dans l'omelette ! s'écria Jocelyne, et même que vous vous en pouléchez les babines pendant un an et un jour : ah ! mais oui ! Vous verrez voir ce que vous en direz, vous qui vous y connaissez. Faut entendre sauter ça dans la poêle, avec les œufs, ça fait *cri cri*, et ça flaire comme baume, si bien que, rien qu'à sentir, un trépassé viendrait pour en goûter, ma foi jurée ! Pour ce qui est de l'omelette au lard, je dégotte n'importe qui, et ceux qui disent que non, vous leur y pourrez répondre de la part de Jocelyne qu'ils en auront menti ! ah ! mais oui !

Olivier salua l'ange blond et sortit de la chambre et de l'enclos en cachant son visage dans le bouquet de roses dont le parfum l'enivrait et, tout en marchant, il répétait presque à son insu, le si doux nom de Dinorah.

A suivre

Mme G. M. Young, 1, rue Solly, Grove St., Liverpool, Ang., écrit qu'un flacon d'Huil-Saint-Jacob l'a guérie d'un lumbago, alors qu'elle n'espérait plus jamais être mieux.

DRS MATHIEU & BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portrait de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

—Il existe 147 institutions, désignées sous le nom d'Universités. La plus importante d'entre elles est à Paris, et à 9,215 étudiants, Vienne arrive ensuite avec 6,220, puis Berlin avec 5,500. La moins fréquentée est celle de Fourah Bay, à Sierra Leone. Elle compte que douze élèves.

—Le fameux Edison vient d'inventer un moyen par lequel les navires sur mer peuvent se télégraphier les uns aux autres, pourvu qu'ils ne soient pas éloignés de plus de 30 milles les uns des autres.

—Il y a 4,500,000 femmes en Allemagne qui gagnent leur pain à la sueur de leurs fronts, c'est-à-dire qui doivent leur existence à leur propre industrie; il y en a 4,000,000 en Angleterre, 3,750,000 en France, autant en Autriche Hongrie et en Amérique un peu plus de 2,700,000.

—Un statisticien nous apprend qu'il y a à Paris, 88,973 arbres.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

AVIS AUX PERSONNES AGÉES

Le Vin au Quinquina du Dr Ed. Morin, est un spécifique pour cette dépression graduelle du système, l'affaiblissement des tubes digestifs, la perte d'appétit, la débilité, la flatuosité de l'esprit et du corps qui accompagne les vieux jours. Il a été spécialement préparé pour les vieilles gens. Il possède des conditions spéciales à leur traitement. C'est un tonique, un apéritif et un stimulant. Lorsque les vieilles personnes sentent de l'engourdissement, la dépression et la débilité, mais qu'aucune maladie particulièrement existe, il est inappréciable. Il est la planche du salut de millions de personnes âgées, faibles et infirmes, abattues par la faiblesse de des nerfs et l'affaiblissement des organes digestifs. Il ranime l'intelligence, calme les nerfs, reconforte le corps et stimule les forces vitales. Ce Vin se vend dans toutes les pharmacies.

Vente en gros chez Dr. Ed. Morin & Cie, 112 114 rue Dalhousie, Québec, 71A rue St-Jacques, Montréal.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-mécanicien, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LA VIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE
85 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas. Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. *\$11.45 a.m., 4.15 p.m.
Boston, —\$9.00 a.m., *\$8.15 p.m. Toronto—
\$9.20 a.m., *\$8.45 p.m.
Détroit, Chicago, etc., *\$8.45 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, Rigault, 5.10 p.m.
S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.,
*\$11.45 a.m.
St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m.
\$7.50 p.m.
Waterloo 9.00 a.m. 5.40 p.m.
St-Hyacinthe, Drummondville, Sorel, 4.00
p.m.
Newport, \$9.00 a.m., 5.40 p.m., *\$8.15 p.m.
Halifax, N.S., St-Jean, N.B. etc., \$7.50 p.m.
De la Gare du carré Dalhousie :
Québec, 8.25 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.00
p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
Ottawa, \$8.50 a.m., 4.40 p.m. \$8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, \$8.40 p.m.
Lachute, St-Andrews, etc. 8.50 a.m. 4.40
p.m.
St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3. p.
m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. — Samedi
1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.
‡ Samedis exceptés. * Tous les jours, di-
manches inclus. Les autres trains les jours
de semaine seulement tel qu'indiqué.
‡ Chars-palais et chars-dortoirs. § Di-
manches seulement.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel
Papeterie, livres d'écoles et de littérature,
articles de fantaisie, objets de piété, blancs
l'avez-vous, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY
de la mère Green sont employées avec suc-
cès par des milliers de personnes; elles
sont certaines et sans danger. Agissant seu-
lement sur les organes génériques et soula-
geant toutes les maladies. On ne devrait
pas en faire usage si l'on s'attend à la gros-
sesse, avant que la question soit décidée
hors de doute, car leur usage sera suivi de
résultats autres que ceux désirés. Par la
malle \$1.00. Détails complets (scellés), 3
cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal,
Canada. En vente par John T. Lyons, coin
des rues Craig et Bleury.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux
cette préparation délicieuse et rafraîchis-
sante. Elle entretient le scalp en bonne santé,
empêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour à cheve-
ture. Indispensable pour les familles. 25 cts
la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
117 rue St-Laurent

Le Musée des Familles, publication bi-
mensuelle
trée Conditions d'abonnement : Un an (à par-
tir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs,
Département, 18 frs; Canada, 18 frs. S'adres-
ser à la librairie Ch. Delagrave 15 rue, uf
Not. Paris France

Scientific American
Agency for
PATENTS
CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO.,
PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir
un marchand qui vend des meubles de
toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis
\$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas sur-
passés pour la beauté et la qualité ainsi
qu'un choix de sets de chambre des plus
considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau
et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement re-
commandée par des personnes
compétentes, plusieurs
médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

LA LOTERIE
DE LA
PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGES EN FEVRIER 1892 3 et 17
\$134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 . . . 11 Billets pour \$10
Demandez les circulaires
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins
d'éducation et de charité, et ses franchises
déclarées, être parties de la présente Consti-
tution de l'Etat en 1879, par un vote populaire
écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1892

Les Grands Tirages Extraordinaires
ont lieu semi-annuellement (Juin et Décem-
bre) et les Grands Tirages Simples ont lieu
mensuellement, les dix autres mois de l'an-
née. Ces tirages ont lieu en public, à l'Acadé-
mie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous
surveillons les arrangements faits pour les
tirages mensuels et semi-annuels de la Com-
pagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane,
que nous gérons et contrôlons personnel-
lement les tirages nous-mêmes et que tout est
conduit avec honnêteté, franchise et bonne
foi pour tous les intéressés; nous autorisons
la Compagnie à se servir de ce certificat, avec
des fac-simile de nos signatures attachés dans
ses annonces.

Ed. J. Early
Commissionaire

Nous, les sous-signés, Banquiers et Banquiers
paierons tous les prix gagnés aux Loteries de
l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à
nos caisses

R. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE
ORLEANS.
MARDI, 15 MARS 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents de-
mandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par
l'Express à nos frais pour tout envoi de pas
moins de cinq piastres, pour lesquelles nous
paierons toutes les fois, et nous payons tous
les frais d'Express en BILLETS et LISTES
DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signa-
tur et lisibles

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi
prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les
Loteries, nous nous servons des Compagnies
d'Express pour répondre à nos correspon-
dants et pour envoyer les listes de prix. Jus-
qu'à ce que les tribunaux aient décidé la
question de NOS DROITS COMME INSTI-
TUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continue-
ront à délivrer toutes les lettres ORDI-
NAIRES adressées à Paul Conrad, mais non
les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la
Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme
partie de la constitution de l'Etat de la Loui-
siane et qui a été déclarée par la Cour Su-
preme des E.-U. un contrat avec l'Etat de
la Louisiane et une partie de la constitution
de cet Etat, n'expire que le premier jan-
vier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui
s'est réunie le 19 de juillet cette année, a
ordonné qu'un amendement à la constitu-
tion de l'Etat soit soumis au peuple, à une
élection qui aura lieu en 1892, amendement
destiné à prolonger la charte de la Compa-
gnie de la Loterie de l'Etat de la Loui-
siane jusqu'à l'année mil neuf cent dix-
neuf.

"German Syrup"

Voici un incident écrit en avril 1890, après la dernière visite de la Grippe au sud du Mississipi. "Je suis un de ces cultivateurs qui sont obligés de se lever de bonne heure et de travailler tard. Au commencement de l'hiver dernier, j'étais en route pour Vicksburg, Miss., où je fus transi par un orage. Je revins à la maison, et quelque temps après, j'avais une toux sèche et douloureuse. J'empirai chaque jour, tant et si bien que je fus obligé de recourir aux remèdes. Je consultai le Dr Dixon, qui est maintenant mort, et il me dit de me procurer une bouteille de Sirop Allemand de Boschee.

Durant ce temps mon rhume empirait et alors la grippe passa dans nos parages et je fus atteint dangereusement. Ma condition m'obligea alors à chercher quelque chose pour recouvrer la santé. J'achetai deux bouteilles de Sirop Allemand. Je commençai à en prendre, et, avant d'avoir épuisé la seconde bouteille, j'étais entièrement guéri du rhume dont j'avais souffert si longtemps, et de la grippe et de toutes ses suites. Je suis en parfaite santé et j'ai toujours été depuis." PETER J. BRIAS, jr., Cayaga, comté de Hines, Miss. [19]

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
25, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

ROY & L. E. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs on transporté leur bureau au numéro 180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
597, RUE ST-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

A. BONNIN & G. MANN
Ingénieurs Civils et Architectes
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846
EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

LES JEUX D'ESPRIT.

Une des plus pénibles irrégularités auxquelles nous condamnons l'incendie de la semaine dernière, est l'empêchement où nous nous trouvons de publier, dans le présent numéro, notre colonne, si bien suivie, des "Dames, Echecs et Jeux d'Esprit." Les amateurs ne perdent rien pour attendre, et, dès la semaine prochaine, nous en reprendrons la série comme de plus belle. Nous donnons à la place un article intéressant.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE DE QUELQUES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

La plupart des cérémonies en usage chez les chrétiens, sont très anciennes; beaucoup de lecteurs ignorent encore, quand et comment elles furent établies; quelques recherches à ce sujet étaient donc chose utile autant qu'agréable. Je me suis chargé de ce travail et vais retracer ici le résultat de mes recherches.

L'usage des "cierges allumés pendant les offices" vient de ce que dans les premiers temps, à cause des persécutions, les cérémonies chrétiennes avaient lieu pendant la nuit, et qu'alors les lumières étaient indispensables.

Saint Césiphon, pape, ordonna que le jour de Noël on dirait la "messe à minuit." Il fit aussi établir le "jeûne du Carême."

"Les parrains et marraines," aux baptêmes, furent institués, en 154, sous Tite-Antoine, par le 10e pape: saint Nigin.

Saint Anicet, 12e pape, fit "tonsurer les prêtres." Cette ordonnance date de l'an 158, sous Tite-Antoine.

Sous l'empereur Marc-Aurèle, en 163, le pape Jean VII fonda les "cimetières"; auparavant on enterrait sur les grands chemins.

En 185, sous Tite-Antoine, saint Cyrille défendit le "mariage au clergé."

En l'an 121, sous le règne de l'empereur Adrien, saint Alexandre, 7e pape, établit l'usage de "l'eau bénite." Il ordonna qu'il y en eût toujours dans les églises et dans les maisons particulières.

Saint Calixte, 17e pape, institua le jeûne des "Quatre-Temps," comme l'avait prêté Zacharie.

Les "diocèses," et les "paroisses" furent institués par saint Denis, 26e pape.

Saint Athanase, 34e pape, ordonna de se "tenir debout" pendant le chant de l'Évangile; en 410. Le 4 août de la même année, les Francs et les Wisigoths s'emparèrent de Rome et ressaisirent leur première indépendance.

Les "cloches" furent fondues par Pollin, évêque de Nole, en Campanie, et Cohute, pape, et ordonna de les sonner pour avertir les fidèles de l'heure l'office divin; en l'an 413.

Saint Damase fit ajouter le *Gloria Patri* à la fin des psaumes, et ordonna de dire le *Confiteor* avant la messe, le *Credo* après l'Évangile et fit chanter, le premier: "Alleluia, louons Dieu"; c'était le premier mot qu'on apprenait aux enfants. Ceci se passait, en 496, sous le règne du roi de France: Clovis Ier.

Agapôte Ier a établi, en 590, la "procession du dimanche". A ce moment, l'empereur Justinien céda aux rois francs les droits de l'empire sur les Gaules.

Saint Grégoire, 63e pape, ordonna de chanter, à la messe, neuf fois le *Kyrie eleison*; ce fut encore lui qui institua les "Litanies" et les "Rogations" longtemps en usage chez les Grecs; il établit aussi la "procession des Rameaux," l'an 590, époque de guerres et de massacres qui se résument, en France, dans les deux figures sanglantes et hideuses qui la dominent: Frédégonde et Brunchaut.

Sabinien, 66e pape, ordonna qu'on tint des lampes "allumées" dans les églises; l'an 604, sous le règne de notre bon roi Dagobert Ier, Eloi, orfèvre-trésorier, fit don d'une lampe à la cathédrale.

Saint Léon, deuxième de ce nom, et 81e pape, ordonna de donner le "baiser de paix," à la messe, et de "jeter de l'eau bénite sur le peuple" avant de commencer; c'était en l'an 683, époque de la dernière lueur d'autorité de la race mérovingienne.

Sous les maires du palais, en 687, le pape Sergius ordonna que l'on chantât l'*Agnus Dei*, à la messe.

Le premier "orgue" qui ait paru en France, fut envoyé à Pépin-le-Bref par Constantin. Le roi de France se trouvait alors à Compiègne, il en fit don à l'église de cette ville, élevée sous le vocable de saint Corneille. Pépin est le premier roi de France qui ait été sacré par un prélat, de sorte que la cérémonie du "sacre" des rois a été introduite, chez nous, par un "usurpateur."

Grégoire, 103e pape, institua la "Fête de la Toussaint," qui se célébrait à Rome, depuis plus de deux cents ans, avant qu'elle fût dans les Gaules et en Allemagne; ceci arrivait en l'an 827, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, fils de notre illustre empereur Charlemagne.

Nicolas, 107e pape, ordonna, de ne point "réitérer le baptême," bien qu'il eût été donné par un païen; en l'an 858, sous le règne de Charles-le-Chauve, naissance du malheureux régime féodal.

Jean XIII, a établi l'usage de "baptiser les cloches"; en l'an 985, sous Louis V, dernier roi de la race des carlovingiens.

Jean XVI, 130e pape, établit la "fête des Morts"; en l'an 995, au commencement de la race des Capétiens; sous le règne du très dévot et très malheureux roi Robert.

Armissan, (France).

PAUL CALMET.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHMATISME

NÉVRALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS MAUX DE GORGE

ENROUEMENT. ENGELURES. ENTORSES. FOULURES. CONTUSIONS. BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS

"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 3ct. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELEMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer** est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdit ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**. "Elle arrêta la chute," écrit-il; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit: "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre **Vigueur des Cheveux** en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je paraiss dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la **Salsepareille d'Ayer** ou bien par les **Pilules d'Ayer** jointes à la **Vigueur**, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

Ayer's Hair Vigor,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

IMMENSES REDUCTIONS
durant notre
Vente Semi-Annuelle
INVENTAIRE

Nous sommes à faire notre inventaire, et nous avons décidé de vendre à de grands sacrifices le surplus de nos marchandises d'hiver.

Réduction dans tous les départements.

FASCINATEUR EN LAINE

couleurs : crème, rose-bleu ciel, bleu marin grenat, dans les prix de \$1 à \$2, tous réduits à 25c.

Fascinateurs tricotés à la main, valant \$2.50 réduits à 50c.

NUAGES ! dans toutes les couleurs. Grand choix à 20c pour cent d'escompte.

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

soit le contrôle d'une seule administration. D'unant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un quelconque des agents de la Cie.
W.M. EDGAR, L. J. SEARGEANT,
Ag. gén. des Pas. Dirac. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savons No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix. (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1900..... \$3,081,863 87
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 89

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. E. ROUPE & Cie,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

Ceux qui souffrent de LA GRIPPE trouveront la force et une nourriture stimulante dans l'usage de

JOHNSTON'S FLUID BEEF



Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAPH
OF
STEWART HARTSHORN
AND GET
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

**COOKS FRIEND
BAKING POWDER.**

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Advertising Bureau, 10 Spruce St., NEW YORK

**ORGUE
EOLIEN**

La plus grande Merveille Musicale.
Visite et correspondance sol icitées.

**L.E.N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL**

Seul importateur des Pianos
Hazeltan, Krainch et Bach, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., NEW-YORK

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soigneuse compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.



C. ALFRED CHOULLOU,
Agent General Pour le Canada. - MONTREAL.

**PRENEZ LE
REMEDE du DR SEY**

LE GRAND REMEDE FRANCAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : \$1.00

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes les phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Ouvre pour toujours, Infaillible.

Plusieurs solidantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débâcle, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est à vous d'arrêter le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50cts ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE